

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS  
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :  
46, rue de Londres, 75008 Paris  
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE  
(Reconnue d'utilité publique)  
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

## UN TÉMOIN

Le Père DONCŒUR né en 1880 fut une personnalité éminente du Mouvement des Scouts de France de l'entre-deux guerres.

Exilé en 1902 avec les Congrégations religieuses chassées de France en application des lois d'exception de 1901, il y revint en 1914 lors de la déclaration de guerre à l'Allemagne.

Aumônier dans l'infanterie, il participe en cette qualité aux plus grandes batailles de la guerre. Il y déploie un dévouement hors du commun au

service des combattants, des blessés, des morts et de leurs familles. Sa renommée s'étend, et ses mérites justement reconnus lui valent le Croix de guerre et Légion d'Honneur.

Mais l'après-guerre ne le « désarma » pas pour autant. En lui, l'homme et le chrétien se conjuguèrent pour entreprendre et bâtir une cité toujours plus juste et plus fraternelle. Sa passion rallia autour de sa personne des équipes de jeunes hommes, enthousiastes et généreux, profondément croyants et pacifiques. Un idéal que la Seconde guerre mondiale, et la révolution « moderniste » qui s'ensuivit, devaient réduire à néant... Le Père Doncœur est décédé en 1961.

Le Lien, grâce à l'aimable autorisation de M. Pierre Mayoux, Directeur des « Cahiers Doncœur », que nous remercions vivement, est heureux de publier la contribution du célèbre Jésuite à une enquête menée au début des années vingt « auprès de nombreuses personnalités s'étant illustrées au cours de la guerre de 1914-1918 ».

(L'intervention de notre ami René QUINTON, de Garches, ancien Cadet de la Route, s'étant révélée indispensable à notre entreprise, nous le remercions avec amitié).

J. T.

# CE QUE J'AI APPRIS A LA GUERRE (1)

par le Père DONCŒUR

D'abord, je ne voulais pas vous répondre, parce que je ne voulais pas m'interroger. Si nous avions vu sortir de la guerre un pays renouvelé ; si nous voyions aujourd'hui sur la tombe de nos camarades se dresser un bel Ordre Français, je comprendrais que nous nous complaisions à analyser notre effort et à marquer quels liens le rattachent au sacrifice d'hier. Mais de cela rien n'existe. L'expérience des soldats a été abolie pas la science obstinée des autres. Le Pays n'a rien gagné, c'est qu'il n'a rien appris ou qu'il n'a pas retenu. Pourquoi revenir vers un passé renié ?

Sur vos instances, je me suis cependant interrogé et je me suis rappelé quelques-unes des leçons alors apprises. Mais je répugnai encore plus à vous confier ces « découvertes » parce que je constatai qu'au fond je n'avais découvert que l'Amérique. « Parfait, cher ami, m'avez-vous répondu. Nulle découverte ne vaut celle-là. Le ridicule est de prétendre la faire le premier. A part cela, c'est sagesse que découvrir le Nouveau Monde. Il faut le redécouvrir en somme tous les vingt ans ».

Comme j'invoquais cert autres bonnes raisons, vous m'avez enfin envoyé une lettre d'injures. « Sans blague, disiez-vous, vous devriez avoir honte d'écrire des horreurs pareilles ! »

Soit ! J'ai eu honte ; mais j'ai encore plus honte d'écrire ce qui va suivre. Parce que tout cela, que nous avait appris la guerre, nous l'avons trahi. Voyez donc dans cette lettre beaucoup de douleur. Mais n'y voyez aucune résignation.

Permettez-moi, pour finir, de vous prier de ne pas montrer ces lignes aux âmes tendres.

Car ma lettre ne contient que des choses désagréables. Comment en serait-il autrement ? La guerre est une maîtresse brutale et véritablement odieuse. C'est pour cela sans doute que nous nous sommes empressés d'oublier ses enseignements. Faut-il cependant lui en vouloir d'être brutale ? Une expérience si coûteuse doit nous apprendre autre chose que les lieux communs de la vie bourgeoise.

Un de mes vieux amis jésuite disait, pour défendre son originalité, qu'il ne « se levait pas tous les jours à quatre heures pour penser comme tout le monde ». Quand Dieu se lève et appelle le monde entier à sortir de son sommeil pour courir de formidables aventures, ce doit être pour qu'une leçon cruelle se dégage des événements.

La guerre se doit donc, elle doit à la raison, d'être insolente et de nous crier les vérités contre lesquelles nous nous défendons jalousement. Si elle abat pour parvenir jusqu'à nous des millions de jeunes vies humaines, attendons-nous à ce qu'elle nous tienne enfin un langage rude.

Ceci vous explique que je n'ai pas retenu des vérités très neuves ni très agréables. Puissent-elles être vraies ; elles seront opportunes et bonnes.

L'AUMONIER MILITAIRE PAUL DONCŒUR  
Vu par Marcel SANTI



Verdun 1916 - Au Tunnel de Tavannes

1°) La première chose que m'aït apprise la guerre est l'horreur de la littérature. Cela date d'août 1914. Nous étions quelque part au-dessus de Dun et, sous les gros obus noirs, assis sur un talus, j'écrivais la première carte postale destinée à ma mère. Un officier passant par là me jeta ces mots ironiques : Monsieur l'Aumônier rédige ses mémoires ! Je l'ai regardé ; puis, refermant mon portefeuille, je suis reparti en avant. Depuis les articles de journaux, les discours et les sermons patriotiques de l'arrière, les proclamations des veilles d'attaque, les fanfares de prises d'armes, nous ont rendus sévères. L'insincérité dans tous les ordres, mais surtout dans les ordres sacrés de la guerre, de l'amour et de la sainteté, nous est apparue comme la grande indécence. Nous avons appris à aimer le bref langage du chef qui commande, du patrouilleur qui rend compte et, plus encore, le silence du soldat qui monte sur le terrain. Quand nous percevons l'emphase, nous ne pouvons plus réprimer la moue ou le sourire. Nous ne la souffrons même plus chez le littérateur de profession, et nous voulons que le poète et le musicien eux-mêmes jouent serré et nu. Mais chez les hommes que leur métier voue à l'action et surtout au commandement, l'emphase dénonce et mesure l'impuissance.

2°) La guerre nous a rendu la notion royale du Chef. La littérature et la mystique révolutionnaires nous avaient fait offrir à l'individu un culte fait de candeur et de perversion. De perversion, parce que le mauvais fond de notre orgueil et de notre sauvagerie originelle, les tendances frondeuses de notre tempérament national, nous avaient fait trouver un amer plaisir à brimer et à railler l'autorité dont nous recueillions à foison dans l'Histoire la preuve des abus et de l'incapacité. Le jeu spontané et exaltant de l'individu nous semblait la condition des grands Essors ; et nous nous flattions qu'à faire confiance à l'Intelligence et à la Valeur des Citoyens nous assurions les plus grands Développements Sociaux.

La guerre a balayé ces individualismes et nous a rendu l'intelligence de la liaison sociale, c'est-à-dire, non seulement de la solidarité égalitaire, mais de la liaison organique et donc de la liaison hiérarchique, caractérisée par la présence et l'action d'un chef à tous les éléments de la chaîne. L'obéissance, et donc le commandement, voilà des valeurs très désagréables que la guerre par son simple réalisme a imposées à notre attention. C'est dire que les dogmes de la démocratie nous sont apparus pour ce qu'ils étaient en réalité : fauteurs d'anarchie et donc de défaite.

3°) Et nous mesurons en même temps combien nous avions besoin de réapprendre le commandement.

L'incapacité du plus grand nombre fut l'une des plus immédiates découvertes que nous valut la guerre. Le « Centre d'abat » des chefs incapables était tellement nécessaire qu'il fut institué douze mois plus tôt que les « Centres d'Instruction » des jeunes chefs. On n'était plus au Kriegsspiel, où l'ingéniosité et la subti-

lité des palabres donnaient une apparence de victoire. Au combat, le terrain gagné ou perdu se mesure au mètre et la déroute prévaut sur l'éloquence.

4°) Or, cette incapacité était faite beaucoup plus du manque de sang-froid que du manque de science. Nous vimes l'ignorance, l'inertie et l'apathie de quelques-uns. Mais en général l'affolement des vieux chefs fut la chose la plus ridicule ou la plus triste dont nous ayons été les témoins.

Par contre, à notre grand étonnement, nous avons appris l'éminente valeur des plus jeunes chefs : commandants de section de vingt ans ; chefs de bataillon de trente ; colonels de trente-cinq. Voilà les limites d'âge que fixait celui qui expliquait son génie et sa carrière en disant « qu'il avait su tirer des hommes le maximum dont ils étaient capables ». Il nous est arrivé de feuilleter après la guerre les principes de Foch. Quand nous y avons lu cette description de l'armée de Napoléon, victorieuse de la Prusse en 1806 : « En tête des troupes marchait le maréchal Lannes, le vainqueur de Montebello, dont nous admirerons le calme, la mesure, la pondération, comme aussi la décision et l'énergie. Il vient d'avoir trente-sept ans. Son chef d'état-major représente l'élément vieux. C'est le général Victor, il a quarante ans. Puis, viennent les divisionnaires Suchet, trente-quatre ans ; le brigadier Claparède, trente-deux ; le brigadier Reille, trente et un... », alors nous avons compris pourquoi l'armistice n'avait été signé qu'en novembre 1918.

Nous avons donc appris que, nous autres Français, avions avant tout besoin d'acquiescer la calme et froide volonté qui fait le vrai chef, et que les généraux nerveux, les impulsifs, les irritables, les emportés, sont de plus sûrs ouvriers de défaite que les soldats lâches.

Je me rappelle, prisonnier à Noyon, ce général-oberstabsarzt, qui, m'ayant exprimé des prétentions que je jugeais excessives, — il s'agissait de réquisition de cantonnement —, parut surpris de m'entendre lui répondre : Excellence, vous demandez trop. Il redressa sa haute taille et fixa un regard très calme dans mes yeux : Ich bitte nicht, ich befehle. (Je ne demande pas, je commande). Il est inutile de dire que je n'obéis point ; mais je lui fus infiniment reconnaissant de cette leçon qui me servit ensuite à rendre doux comme des agneaux les Allemands avec qui j'eus affaire.

5°) J'ai appris enfin dès le mois de septembre 1914, au combat, et durant près de deux mois de captivité, qu'une de nos grandes infériorités était notre ignorance de l'Allemagne et, d'une façon générale, notre ignorance de l'étranger. Satisfaits de nous-mêmes et heureux chez nous, nous n'en sortions qu'à contre-cœur, et, méconnaissant les expériences faites autour de nous, nous négligions l'un des moyens les plus efficaces de féconder notre propre génie, ou de le corriger de ses erreurs, ou enfin de le défendre de ses candeurs. Suffisance, faite de vanité et d'indolence, qui nous rend semblables à ces petits magasins de province qui meurent somnolents et tristes dans leur routine. Or, autant il est dangereux de céder au snobisme qui copie l'étranger, autant il est fatal de renoncer à s'instruire de ses exemples pour exalter le génie de sa propre race.

Voilà quelques-unes des choses désagréables que m'a apprises la guerre.

6°) Que m'a-t-elle appris dans l'ordre religieux ? Peu de chose. Rien sans doute, si ce n'est qu'elle m'a confirmé dans ma pensée, à savoir que ceux qui ont systématiquement travaillé à chasser l'Eglise, le Christ et Dieu même de la société moderne, des masses populaires comme des assemblées gouvernementales, sont les bourreaux du peuple et que, s'ils sont conscients, ce sont des bandits.

Le 15 janvier 1915, je fus appelé un soir par un colonel qui avait, disait-il, besoin de moi. Quand je me présentai, il m'annonça qu'un jeune soldat, assassin

(1) Œuvre collective publiée en 1927 par les Editions Montaigne, rassemblant les réponses à la même question posée à de nombreuses personnalités s'étant illustrées au cours de la guerre de 1914-1918, dont le R.P. Doncœur.

SOUAIN 1919 - La dernière bénédiction

Suite page 2

## Ge que j'ai appris à la guerre

et deux ou trois fois déserteur, venait d'être condamné à mort. On le remettait dans mes mains. J'essayai en vain d'intercéder.

Le lendemain, avant le jour, je me rendis au village de Saint-Pierre-d'Aigle et l'on me conduisit au poste, petite maison paysanne, où était gardé le prisonnier. J'entraî. Je vis assis à une table, un quart de café devant lui, un soldat, képi sur la nuque et veste déboutonnée. Je demandai au sergent qu'on nous laissât seuls. Mon petit, dis-je au condamné, je suis l'aumônier. Tu sais que les hommes t'ont jugé. Ils n'ont plus rien à te dire. Je viens, moi, de la part du bon Dieu. Abruti par la fatigue ou par l'émotion, l'homme ne bougea pas. Je viens te parler du bon Dieu, lui dis-je. Il leva la tête et regarda le plafond. Un visage fermé, le front barré d'un grand pli, les yeux petits, enfoncés et fuyants. La bouche mauvaise ne répondit rien. Je viens t'apporter le pardon du bon Dieu, repris-je, du bon Dieu que tu as prié avec ta mère. Son regard retomba à terre : Je n'ai pas connu ma mère, dit-il. Ton père... hasardai-je. — Il n'a fait que me battre. — A l'école, mon petit, on t'a parlé de Lui. — Jamais.

J'eus une grande angoisse. J'avais trois quarts d'heure pour apprendre à cet homme tout son catéchisme. Je lui appris qu'il y avait un Maître qui nous avait créés et nous jugerait, un Père qui nous aimait, son Fils qui nous avait rachetés, et qu'en son Paradis, s'il le voulait, pardonnerait, il irait tout droit. Quand j'eus fini, ses yeux me suivaient avec amitié : Veux-tu faire ta première communion ? — Merci, monsieur l'Aumônier.

Et il m'embrassa. Je le confessai, nous allâmes escortés d'un piquet jusqu'à l'église. J'y fis célébrer la messe. Nous étions à genoux l'un contre l'autre. Il communia. Nous fîmes ensemble une brève action de grâces, tandis qu'au dehors j'entendais déjà le pas des compagnies sur la route glacée. Enfin un sergent vint nous chercher, c'était l'heure.

Je lui donnai le bras, et, continuant de prier, nous sortîmes.

Le peloton, baïonnette au canon, nous enveloppa, et nous descendîmes la côte. Quand nous fûmes arrivés dans le vallon, le régiment apparut, rangé sur trois côtés d'un champ, et, tout à coup, je sentis le malheureux s'effondrer. Je le soutins avec un grand effort, croyant qu'il se trouvait mal ; mais lui, me regardant doucement, dit : Je me suis aperçu que je n'étais pas au pas des camarades du peloton. Je changeais de pas, pour ne pas déshonorer le régiment. Deux minutes plus tard, m'ayant une dernière fois embrassé, il tombait la figure dans l'herbe blanche de gelée, le dos déchiqueté et sanglant. Alors, selon le rite, le régiment défila devant le cadavre. Plusieurs compagnies, par erreur, présentèrent les armes...

Et moi, agenouillé près de lui, je sentis monter dans mon cœur des colères que je n'avais jamais éprouvées de ma vie. Ah ! on m'avait interdit d'enseigner ce petit à l'école et l'on avait eu besoin de moi pour le conduire au poteau ! Bien au-delà de ceux qui défilaient sans paraître comprendre, mon regard allait chercher ceux qui, ayant refusé à ce petit gars de France toute religion,

lui avaient interdit toute discipline, toute foi, toute espérance et l'avaient jeté au feu en lui criant : Marche et crève ! Parce que dans son désespoir ce malheureux sans étoile s'était révolté et s'était jeté sur ses chefs, on l'avait abattu...

J'ai mesuré ce jour-là l'effroyable cruauté de ces prétendus Libérateurs de l'Humanité dont le plus clair de l'œuvre apparaissait sanglant à mes yeux ; et j'ai mesuré la terrible responsabilité que nous, qui savions tout cela, avions encourue en ne nous dressant pas, pour défendre à tout prix l'âme de ces fils de France, capables d'être des assassins, et capables, une fois illuminés, allant à la mort, de se mettre au pas « pour ne pas déshonorer leur régiment ». A quel pas héroïque ne se serait-il pas mis, si on ne les avait précipités volontairement dans l'anarchie !

J'ai appris, à la guerre, que certains cœurs très hauts faisaient, sans avoir la foi du Christ, d'admirables soldats. Je n'ai pas encore déchiffré leur énigme. Mais j'ai bien compris que la plupart d'entre nous, qui ne sommes pas des surhommes, avions besoin de Jésus-Christ pour ne pas être des assassins et des déserteurs. Et que ceux qui nous refusaient cet appui étaient bien misérables.

Excusez-moi, cher ami, de vous dire tout cela. J'ai trop vécu au milieu des malheureux pour n'avoir pas conçu pour eux une pitié et une affection qui dominent toute autre considération. L'intransigeance de mon affirmation n'est que tendresse et c'est le silence qui serait dureté et trahison.

Paul DONCCEUR.

## LECTURE

« Ma guerre sans fusil » décembre 1942-avril 1945, de Stéphane DELATRE (Edition Rumeur des Ages - Vente en librairie et à l'Amicale des Stalags VA - VC, 46, rue de Londres, 75008 Paris).

L'ouvrage qui se veut « une chronique judiciaire de la captivité », est en l'occurrence limité au Verkreis V, c'est-à-dire aux stalags VA, VB, VC, et donc à leurs ressortissants, les prisonniers à part entière et, le moment venu, les prisonniers transformés, ou en congé, ceux-ci restant des soldats jusqu'à leur démobilisation définitive — ; les uns et les autres relevaient, du seul fait de leur capture au cours d'opérations de guerre, du Code de justice militaire allemand. Tout comme les soldats du Reich...

Défendre devant un Tribunal militaire ennemi, quand on est soi-même prisonnier, des camarades accusés de délits divers, constituait un véritable défi et un engagement qui n'allait pas sans mérite.

Le « jeu » ne s'annonçait-il pas biaisé au départ avec, d'un côté « le droit de la force », de l'autre la seule force du droit ? L'Oberkommando der Wehrmacht (O.K.W.) veillait... N'avait-il pas recommandé aux juges « d'inspirer la terreur dans le choix des peines qui conviennent ? » Face à l'apparat judiciaire du tribunal, le Herr Verteidiger (le défenseur) devait se sentir bien frère, mais être là c'était empêcher les autres de n'être qu'entre eux ; empêcher que l'accusé ne se croie pris dans des machinations de règles inconnues, enrobées, au reste, d'un langage qu'il n'entendait pas. Isolé... il savait que quelqu'un, quelqu'un des siens, comprenait ce qui se disait sur son compte et qu'il était au fait des lois et des préceptes invoqués contre lui. Comment nier le réconfort d'une telle présence quand on se retrouve, nu, au « banc de l'infamie » ?

Quels étaient les délits jugés par le Tribunal militaire ? Essentiellement les délits de droit commun, les délits militaires, les délits politiques, et les délits « amoureux », c'est-à-dire les relations avec les femmes allemandes — les évasions restant, elles, du domaine de la discipline militaire —, ensemble un corps de méfaits

issus de cette masse d'hommes que les vainqueurs « avaient emmenés dans leurs terres, asservis à tous les travaux puisque leurs ambitions les réclamaient ailleurs, écrasés de leurs forfanteries, rongés de leur propagande maligne, humiliés d'espoir et de désespérance alternés ».

Comment ne s'en serait-il pas trouvé parmi eux pour succomber aux tentations de toute nature que la vie présente à la faiblesse humaine ? Que celui qui n'a jamais péché... Encore s'agit-il de ceux qui furent « pris » ! — comme dans le temps de paix. Combien plus nombreux ceux qui échappèrent... Quel P.G., en conscience, ne reconnaîtrait aujourd'hui avoir contrevenu au code allemand dont il relevait ? Mais « pas vu pas pris ! » Il nous souvient de multiples petites « opérations » en usine à... G. (Wurtemberg) qui, si elles eussent été découvertes, nous auraient valu moult ennuis... et les services de M<sup>e</sup> Delattre !

Ce métier de défenseur, Delattre l'a exercé avec passion : arracher aux griffes de l'ennemi un camarade imprudent, ou malchanceux, ou stupide, avait en soi quelque chose d'exaltant, de nécessaire, l'échec pouvant conduire à une mort quasi-certaine dans ces contrées tant redoutées de Pologne... L'intelligence du dossier, la dialectique de l'argumentation, la science des mots et, quelque bonne astuce aidant, — l'affaire pouvait être « enlevée ». Sauf si, in fine, Berlin (via KEITEL, dit Lakaï — le laquais d'Hitler) trouvant trop clémente le verdict rendu, faisait appel à minima. Jeu cruel d'une guerre sans fusil...

Le livre de S. Delattre fait la part belle aux délits amoureux avec la gent féminine allemande. Que les délits de l'espèce, contrevenant au célèbre : « Il est absolument défendu d'avoir des rapports avec les femmes et les jeunes filles allemandes », aient été le fait de P.G. « stricto sensu » ou de P.G. « en congé », n'enlève rien à leur symbolisme : l'irruption « du coq gaulois chez l'aigle allemand », en temps de guerre ! Que dans cette joute délicate mais sévère, le défenseur ait un jour l'idée de donner au président du tribunal son vieux Petit Larousse, pour lui faire voir la différence que la langue française établissait entre les mots « femme » et « jeune fille » — ceci au bénéfice de « transformés » ayantauté avec des demoiselles qu'ils voulaient ou disaient vouloir épouser illico — astuce byzantine vite émoissée —, montre par l'absurde le souci de l'efficacité à tout prix recherché par lui à chaque occasion.

La recension de ces délits particuliers laisse entrevoir, pour circonscrite qu'elle soit ici, la « somme » qu'en donnerait l'étude dans le champ entier de la captivité. A côté du cocasse de certaines situations, de l'humour qu'on peut y trouver, de la véricité du sentiment, et de l'universalité du cœur humain qu'elles enseignent, nul doute que le sort échu à ces contrevenants n'entraîne aujourd'hui encore la compassion du lecteur, et la nôtre en premier... L'auteur lui-même, le défenseur, écrit : « Il manque toujours à mes récits les dernières pages », c'est-à-dire le dénouement des affaires plaidées : la mort à Graudenz... ou le mariage éventuel. Qu'est-ce qui l'empêchait ?

Pour terminer, tirant la leçon de sa longue expérience, arguant de la diversité juridique de situation faite aux uns et aux autres, selon qu'ils bénéficiaient ou non d'une protection reconnue (Convention de Genève) l'auteur, étendant le champ de sa vision aux limites de l'humain, écrit : « Je demande pour tous les détenus de la terre, à présent et dans les temps futurs, un Code-des-sans-code, et qu'on me permette ces mots hélas ! nécessaires ici, un Code du « pauvre type », ce spécimen du genre humain réduit à sa peau (...), une boîte de conserve vide à la main, des nippes en loques, sans feu ni lieu, incertain de tout et des siens, réduit à son minimum animal. A celui-là il doit rester l'abri d'un bout de droit ».

Les P.G. que nous fûmes en sont bien d'accord.

J. Terraubella.

P.S. Delattre m'ayant semblé quelque peu fâché avec l'effectif de « ses » stalags (chiffres contradictoires), il me permettra de citer les statistiques suivantes de juin 1943 (source Scapini) : VA : 24.582 ; VB : 14.502 ; VC : 16.817 ; et d'octobre 1943 (source Croix-Rouge) : VA : 22.716 ; VB : 13.661 ; VC : 8.008. D'où les deux totaux : 55.901 et 44.385. Une variation sur 4 mois assez insolite... (cf. L'Histoire de la Captivité, par Yves Durand).

— Prix de l'ouvrage : F 70,00 net, chez l'auteur S. Delattre, 17, Chaussée du Calvaire, 17400 Saint-Jean-d'Angély, ou à l'Amicale VA - VC, 46, rue de Londres, 75008 Paris — C'est un livre « à part » sur la captivité qu'il faut connaître.

C'est un devoir de réviser l'Histoire quand il s'agit d'établir des faits ou des événements ignorés, ou de les rétablir dans toute leur vérité quand ils sont caricaturés voire méprisés.

L'Histoire vraie des combats de mai et juin 1940 relève, semble-t-il, de l'interdit qui frappe l'ensemble de la période 1938-1945/50. Trop d'événements politiques, sociaux et moraux ont découlé de la bataille perdue et de l'écroulement national qui s'ensuivit pour, après un demi-siècle, pouvoir en parler, ou en écrire, sans soulever les passions.

S'agissant du seul aspect militaire de ce tragique printemps, nous croyons qu'il est de notre devoir ici, de dire et de redire les événements tels qu'ils furent, et non tels qu'on les a imaginés ou rapportés sur l'heure, c'est-à-dire dans la confusion générale, hors de tout contrôle, avec légèreté parfois. Ou avec malice.

Ainsi, dans l'étude que nous présentons ci-dessous, l'historien militaire Roger BRUGE ajoute-t-il une dimension supplémentaire à l'historique de la journée du 18 juin 1940, telle qu'elle est restée

gravée dans la mémoire commune. Mille soldats tués en combattant pour freiner l'avance ennemie, est-ce négligeable ? Cet acte premier de résistance est pourtant rarement mentionné, il ne figure pas dans la chronologie du jour, ni dans les manuels scolaires... « Telle est la règle injuste de la guerre, écrit Tacite : les succès sont revendiqués par tous, les échecs sont imputés à un seul ». Ici, le soldat de 40... COMBAT et APPEL ne se conjugaient-ils pas pour manifester la volonté commune de la France : RESISTER ?

(J. T.)

## Que s'est-il passé le 18 juin 1940 ?

« Que s'est-il passé le 18 juin 1940 ? » Dans un article paru dans le Figaro du 18 juin 1992, Thierry Desjardins, journaliste du célèbre quotidien, répond en toute simplicité : « Pas grand-chose ! »

L'objet de son article étant de rappeler l'appel lancé ce jour-là par le général de Gaulle, M. Desjardins semblait dire en toute bonne foi qu'en dehors du célèbre discours prononcé à Londres, le calme régnait « sur l'ensemble du front » comme l'indiquèrent pendant les neuf mois de « drôle de guerre » les communiqués du Haut-Commandement. Or, lire cette contre-vérité sous la plume d'un journaliste de talent est insupportable quand on pense aux anciens combattants des armées de Lorraine qui participèrent ce jour-là à la dernière bataille frontale de la campagne de France, les uns face au nord sur le canal de la Marne au Rhin, les autres face à l'ouest sur la rive gauche de la Meuse.

Si nous prenons les événements dans l'ordre chronologique, quand — nous posons la question — les jour-

nalistes, que l'on suppose toujours bien informés, rappelleront-ils que le vendredi 14 juin 1940, la nouvelle de la journée n'a pas été seulement l'entrée sans combat des Allemands dans Paris abandonné à la triste situation de ville ouverte. Le même jour, ne nous lassons pas de le rappeler, la 1<sup>re</sup> Armée du général von Witzleben lançait l'offensive Tiger contre la partie faible de la ligne Maginot, la trouée de la Sarre, tenue par le 20<sup>e</sup> corps d'armée du général Hubert.

Un millier de canons en appui sur 28 km de front, l'intervention des Stukas sur les casemates et celle des Heinkel 111 sur les emplacements d'artillerie français à la demande de l'état-major allemand. Un millier de batteries, autant que devant Cassino et lors de l'offensive d'El Alamein. Et ce ne sont pas des chiffres en l'air, le détail des batteries, leur calibre et leurs unités de rattachement sont connus. Contre chaque bataillon français, un régiment allemand en premier échelon. Bien entendu, en dépit des appels à l'aide lancés par le général Hubert,

pas un avion français dans le ciel de Lorraine alors que le groupe Lafayette passait la journée dans une inaction absolue sur le terrain de Longvic-les-Dijon.

Cher Monsieur Desjardins, connaissez-vous les résultats de cette puissante offensive Tiger, l'avant-dernière de la campagne de 39-40 ? Non, bien sûr, et nous allons vous donner quelques chiffres. De l'aveu même du général Hilpert, chef d'état-major de von Witzleben, qui l'a écrit avec beaucoup d'honnêteté, ce fut un échec, le premier et seul échec allemand de cette campagne qui, hélas, en compta beaucoup pour les armes françaises. Les trois divisions de premier échelon laissèrent près de 1200 tués devant les barbelés du secteur fortifié de la Sarre du colonel Dagnan et la percée qui devait conduire la Wehrmacht à Nancy en deux jours se transforma en combats de retardement épuisants pour les deux camps.

Revenons au mardi 18 juin puisque, après avoir abandonné SUR ORDRE la ligne Maginot défendue par les seuls équipages de casemates et d'ouvrages qui avaient reçu un ordre de sabotage pour le 17 juin, les



# ÉCHOS ET CORRESPONDANCES

L'indignation aura duré tout l'été... Aux portes de la France une guerre battait son plein. Prêtant à peine l'oreille, on entendait le bruit des armes et le cri des hommes mourant. Mais, longtemps, un silence assourdissant... répondait, ici, au bruit et à la fureur qui enflaient de jour en jour : les boules Quiès n'y suffisaient plus...

Canons, mortiers, obus, mitraille, tueries, charniers, camps, barbelés, prisonniers, exécutions, vols, viols, faim, fuite, abandon, le vocabulaire guerrier habituel courait les ondes de la terre et du ciel accompagné de silhouettes et de visages en détresse. L'Europe n'était pas la Paix, ou alors ces peuples que l'on entendait appeler et prier n'étaient pas d'Europe...

D'un vieil album écorné, j'ai sorti une vieille photo : dans un enclos de barbelés, deux équipes de ballon rond posaient, l'une était serbe, l'autre française. Le visage de ces prisonniers, un moment détendu, ne faisait pas oublier le tragique de leur condition, la solidarité qui les lie, l'espérance qui les porte. Ces Slaves que j'ai vu fiers, dignes et soucieux de respectabilité, si d'aucuns sont encore vivants aujourd'hui, je veux croire qu'ils n'ont pas oublié — et ils le diront — que le respect de la personne n'a pas de frontière, de lieu ni de temps, et que l'honneur de l'homme commande à son devoir, envers et contre tout. Une exigence absolue.

## — CONVENTION (S) DE GENEVE

« Rentrés sous nos clochers, quel monument marqué d'une croix blanche internationale n'aurions-nous pas dû lui élever à côté des monuments aux morts sur lesquels, grâce à elle, combien de nos noms ne se trouvent pas gravés. Qui meurt, on le sait toujours, mais qui vit sans se savoir échappé à la mort, tous l'ignorent. Combien de nous sont ainsi des soldats inconnus d'une survie, qui ne les fait pourtant pas des obligés du hasard ».

(S. Delattre — Voir ma « Note de lecture » dans ce n°).

## — COMMEMORATION

« A Souville, près de Verdun, une plaque a été dévoilée à la mémoire de F.J. Jolas, le soldat qui sauva André Maginot ». Voici la conclusion du discours prononcé par notre ami le Commandant Raymond Gangloff, d'après le Journal du Combattant. n° 2266 :

« ...Maintenant qu'à travers nos associations et nos souvenirs se perpétuent et s'estompent aussi dans le crépuscule de l'Histoire les silhouettes immortelles des héros de la Grande Guerre, elles n'en apparaissent que plus émouvantes. Qu'elles reposent à jamais, drapées dans la pourpre des dieux morts.

Alors que le fracas de nos batailles n'est plus qu'un écho lointain, il est temps d'écouter les voix qui ressuscitent les morts et clament la grandeur de leur sacrifice. Ce serait manquer à notre conscience que de les ensevelir à jamais. Le culte de nos morts et celui de la Patrie victorieuse est un devoir national. Plus que d'autres parce qu'ils en connaissent le prix, les anciens combattants sont les gardiens de la flamme et de la Paix ».

— Jean MAURICE, 16480 Brossac, m'écrit — et je lui fais écho ici avec beaucoup de retard, qu'il me pardonnera — pour nous informer d'un voyage en Pologne destiné aux anciens internés militaires de la forteresse de Graudenz. Le 18 juin, une plaque commémorative a été apposée en présence des autorités françaises et polonaises. Heureuse et nécessaire initiative que de faire de ce sinistre endroit un lieu de mémoire pour la postérité.

— Lu dans « La fin d'un monde », juin 1940, de Julien GREEN : « Là-bas (aux USA), quand Roosevelt réunissait son cabinet, il disait à ses ministres : « Abordons le problème Jeanne d'Arc », ce qui faisait rire tout le monde. Sans le savoir, malgré lui, il avait raison, c'était le plus beau nom près duquel on pouvait placer celui du Général (de Gaulle). Comme Jeanne d'Arc, il avait sauvé ce qui ne meurt pas : l'espérance ».

— HISTOIRE... DE RIRE : Quelques années après la guerre de 70, un ancien cuirassier de l'armée impériale et un ancien uhlan de l'armée prussienne se retrouvent par hasard dans le même hôtel et ce dernier parlant très bien notre langue, ils fraternisent quelque peu et échangent leurs souvenirs.

Au cours de la conversation, le Français dit à son nouveau camarade : « En tant qu'homme, tu ne me déplaîs pas, au contraire, mais en temps qu'uhlan, tu m'emm...! »

(Eux et Nous, mai 1992).

— De triste mémoire, le Waldho de Villingen (VB) pour le camarade BOUCHE, de Cruzy (34310) qui écrit : « ...dans cet hosto j'ai passé 4 mois, plâtré des doigts de pied à la hanche, bouffé par des puces et des punaises, couché sur un grabat à la paille pourrie, urinant dans une boîte de conserve... J'ai été rapatrié le 1<sup>er</sup> novembre 1944, D.U., sur Evian avec quelques centaines d'autres. En trois semaines, une quinzaine y sont morts, c'est dire quel état était le nôtre. C'est du passé, mais ce sont des moments que l'on ne peut oublier... »

— Chez les Romains, le châtement de simple correction pour les militaires était la bastonnade : le bois choisi à cet effet, celui de la vigne (ohé, le gars de Bourg-sur-Gironde), car « le plus inutile de tous aux usages de la vie! » Ce châtement était appelé très simplement l'« avertissement du bâton », moins déshonorant que la peine du fouet...

## — La Pantomime de Monsieur de Closets

Cet économiste distingué s'est acquis une réputation de pourfendeur patenté des dépenses publiques... non rentables (1). Il vient pourtant de se voir infliger une sévère leçon par G. Lotroica, Chef des Services interdépartementaux honoraire du ministère des A.C.V.G.,

dans les colonnes du « Journal des Combattants » n° 2270 du 6 juin 1992.

D'une très longue étude chiffrée, il apparaît que le nombre actuel des ressortissants de notre ministère — issus des divers conflits du siècle dans lesquels notre pays a été engagé — s'élève à environ 3.500.000, pour un budget total de F. 27.068.051.269, soit 4,34 % du Budget général...

L'existence de cette administration, spécifique et, hélas nécessaire, empêche apparemment M. de Closets de dormir. Comment s'en débarrasser, rêve-t-il ? En la pourfendant urbi et orbi, par la colère (feinte) et l'ironie (de quat'sous) : « Gageons qu'à mesure que le nombre des intéressés se réduira, l'administration s'inventera de nouvelles missions pour maintenir ses effectifs et ses crédits. Les liquidateurs de pensions se feront demain conservateurs de la mémoire. Ils auront pour mission de perpétuer le souvenir en entretenant les monuments aux morts et en préparant les commémorations. Peut-être se lanceront-ils dans l'audiovisuel ou dans la pantomime, peu importe pourvu que l'on maintienne les services et les effectifs ».

Pour ce qui est de la pantomime télévisuelle, M. de Closets est orfèvre... Son ton doctoral ne trompe personne et ses cours, qu'il veut « magistraux », pourraient aisément faire place à la mimique gestuelle, l'effet serait le même : l'endormissement... ou le zapping.

(1) Ses cibles favorites étant les fonctionnaires et les anciens combattants.

## — PREDICTIONS

Ernst Junger, le célèbre écrivain allemand bientôt centenaire, vient de publier chez lui « Die Scheere » (Les Ciseaux), non encore traduit en français. Pour les familiers de l'auteur des « Falaises de marbre » et d'« Orages d'acier », « Les Ciseaux » est une suite du « Travailleur » paru en... 1932. Il s'inscrit, dit-il au Magazine littéraire, dans la lignée de Holderlin, Schopenhauer, Nietzsche et Spengler : « J'essaie d'y montrer pourquoi le XXI<sup>e</sup> siècle sera un âge de Titans marqué par une domination sans précédent de la technique et le XXII<sup>e</sup> siècle sans doute marqué par le retour à la transcendance, des Dieux, ou de ce qui cache derrière ce mot, au sens de Holderlin ».

## — REVANCHE

Le 11 juin 1942, de Gaulle commente la situation au micro de Londres : « L'ennemi s'est cru vainqueur de la France parce qu'il avait pu, d'abord, rompre sous l'avalanche des moteurs notre armée préparée d'une manière indigne. L'ennemi connaîtra son erreur. Les cadavres allemands et italiens qui jonchent en ce moment les abords des positions de Koenig peuvent lui faire présager de combien de larmes et de combien de sang la France lui fera payer ses outrages... »

— Virgile PION de Saint-Raphaël, un ami discret et chaleureux de l'Amicale et du Lien, octogénaire avancé, a eu quelques petits ennuis de santé qui ont nécessité une intervention chirurgicale. Nous espérons le mieux pour lui, physiquement et moralement, car nous ne voulons pas croire que l'article qu'il nous adresse puisse s'apparenter en quoi que ce soit au « Chant du cygne »... Tiens bon, Virgile!

— Fred CAVALLERA de Gardanne, le voisin de Virgile, se remet difficilement de « l'attaque » subie il y a un an. Son plus grand chagrin : n'être plus chasseur d'images, sa passion. Mais son trésor de 50.000 diapositives, amassées au fil des ans, le consolera quelque peu de son inactivité présente.

Le temps qui passe est sans pitié pour nos amis... le courrier reçu nous le rappelle quasi-quotidiennement.

— Paul DUCLOUX de La Guiche (71220) se bat, lui, depuis des années. Sa patience et son courage restent admirables, même si parfois le mal revient et harcèle sa résistance. Ses amis de l'Amicale le saluent et l'estiment à raison. Une proposition de sa part : il fera cadeau à qui lit l'allemand d'un exemplaire de l'ouvrage : « Stalag XB Sandbostel », des Editions Temmen dont il a été question dans Le Lien, qui en publiera prochainement deux extraits. (Lui écrire : M. Paul DUCLOUX, Place de la Mairie, 71220 La Guiche). Merci à lui.

## — ECOLE DU SOLDAT

On le sait, certaines grandes unités de la Wehrmacht avaient une dénomination de prestige qui les distinguaient particulièrement : Division Das Reich, Division Gross Deutschland, etc... L'affectation y était sévère, rigoureuse, et l'entraînement physique et moral des hommes inimaginable pour qui ne l'a pas subi, éprouvé.

En voici une illustration... bénigne, en usage à la Gross Deutschland.

Un hauptmann face à une section de « bleus » : — « Garde-à-vous ! Position allongée ! A terre ! » — « Sans réfléchir un instant, nous étions tous allongés sur le sol sablonneux. Alors le capitaine Finck s'avança comme un promoteur sur une plage et marcha sur le sol humain. Tout en continuant son petit discours, ses bottes, chargées d'au moins ses cent vingt kilos, foulaient les corps paralysés de terreur de notre section. Les talons de l'officier s'appliquaient posément sur un dos, une fesse, un casque, une main, et personne ne bronchait ».

(G. Sajer, « Le soldat oublié »)

La Gross Deutschland n'en fut pas moins détruite sur le front de l'Est...

## — EN MISSION...

En décembre 1941, l'ambassadeur Scapini visite le camp des Aspirants à Staback. L'événement était présenté aux « Actualités » de la zone libre en janvier 1942. Ce petit bout de pellicule... d'époque, revisité aujourd'hui, a fait resurgir chez un P.G. ces quelques vers... d'époque également, dus à la plume d'un irrévérencieux de même... Nous les reproduisons ci-après pour ce qu'ils

traduisent de l'état d'esprit des « embarbelés » en général, confrontés ici ou là, à ces visiteurs sans relief de la Mission Scapini :

« Nous aut', dans note sort cruel  
On a la Mission Scapini  
Pour nous servir de Père Noël.  
Seulement, quand ils arrivent ici,  
Ils ont l'air d'avoir tant souffert  
Qu'on croit que c'est eux les prisonniers  
On leur dit : « Faut pas vous en faire ! »  
Et ils s'en retournent réconfortés ».

(L'Aspi, n° 269, mai 1992)

## — PERSPECTIVES...

« Paris a perdu l'odeur de l'essence, le rugissement débonnaire des « autobus », le couac impératif de ses voitures (...) Aujourd'hui ma vieille cité reprend insensiblement ses premiers amours, ses aspects oubliés, le regard va sans être gêné jusqu'au bout des avenues tranquilles, des larges routes. Quelles révélations, quelles trouvailles, quelle fraîcheur de perspectives ! »

L. P. Fargue, in « Illustration » du 16-09-1940.

A cette date, ma perspective personnelle était limitée par un fenestron à barreaux, doublés de barbelés, qui ne laissait voir aucune étoile, tant « le regard était gêné » par une réalité obsédante et triste...

— « La DELEGATION à la mémoire et à l'information historique » dont le chef est M. Serge Barcellini (Secrétaire d'Etat aux A.C.V.G.), « définit et met en œuvre la politique de l'Etat dans le secteur de la mémoire des guerres et conflits contemporains (XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles) par la sauvegarde et la mise en valeur des lieux de mémoire, l'organisation des cérémonies, l'impulsion et la coordination des actions à finalité pédagogique, par l'encouragement à la recherche historique et à la défense de la mémoire ».

## — CLARTE.

« On sentait bien que la France était belle. Mais à quel point elle est nécessaire, vraiment on ne l'avait jamais su comme ces jours-ci ».

J. Paulhan, juin 1940.

## — DEVINETTE

Qui était, selon une formule de F. Mauriac pendant l'occupation, « l'homme à la gabardine » ?

— Le Lien publie le P.G. Althusser, le Journal des Combattants (n° 2273, juin 1992) publie le P.G. Mitterrand :

« Nous sommes égrenés dans les camps d'Allemagne, quinze cent mille hommes au cœur incertain. Ceux qui ont tenu les avant-postes de septembre à mai (et l'on disait « Drôle de guerre », « Petite guerre », mais qui a eu la longue attente misérable quand devant Sierck ou Bitche la boue, la neige et le froid nous figeaient au guet ?), ceux qui ont foncé vers le Canal Albert pour reprendre ensuite en sens inverse la course à la mer, ceux qui pendant plus d'un mois ont gardé la Chiers, à l'abri de blockhaus inachevés et de boyaux profonds de vingt-cinq centimètres, ceux qui dans les intervalles de la ligne Maginot ont subi les feux de Pentecôte et contenu l'avance des armées adverses, ils sont là, toujours les mêmes, qui continuent, en première ligne des souffrances, à représenter la Nation. Et les mois se succèdent qui accumulent les déceptions, qui alourdissent de l'un à l'autre les fardeaux de l'absence, qui rejettent chacun dans la rigide voie de sa solitude » (...) 15 novembre 1941.

— De Max PINLON, La Teste (33260), une lettre désabusée sur sa tentative avortée via les chemins de Lourdes, en juin ; parti en voiture, il se heurta assez près du but aux barrages agricoles particulièrement « durs » dans le département des Hautes-Pyrénées. Ecœuré et ulcéré, fatigué physiquement et moralement, il dut rebrousse chemin et rentrer à la maison sans avoir revu ceux qu'il comptait revoir encore une fois.../ Cher ami, dans ces circonstances le train est encore le moyen le plus sûr, crois-moi.

— Retraite du Combattant au 01-02-1992 : 2355,87 F. par an.

— Raymond MILLON, de Neuilly-sur-Seine, m'adresse une longue lettre — dont je le remercie — pour dire entre autres combien il apprécie la page « Echos et Correspondances » du Lien, laquelle, par sa diversité, a le mérite de susciter la réflexion et la discussion, éventuellement... Voilà qui est bien vu, sa mise en route en effet avait pour but, dans mon esprit, de nourrir l'échange entre les lecteurs et la Rédaction. Je regrette que cette intention ne soit pas mieux perçue et transformée en réalités d'écriture...

De sa lettre... Millon me permettra de détacher ce qui a trait à l'appellation P.G. :

« P. Vasseur a raison, notre sigle P.G. est notre bien, acquis avec nos misères. Comme moi beaucoup en restent marqués ; de ces longues années dans un petit kommando (la Croix-Rouge ne s'y est jamais aventurée!), il me reste le souvenir de la douleur humaine, la tolérance, la pudeur, le respect des idéologies et des croyances — et aujourd'hui ?

« C'est pourquoi peut-être je ne suis pas tout à fait d'accord avec toi, je ne me suis pas retrouvé dans les A.C., sans doute parce que « ma » guerre ne m'a pas laissé le temps d'être un soldat guerrier, en suis-je coupable ? Mais je n'ai jamais senti près des A.C. considération et adhésion, et tu le sais mieux que moi, même au plus haut niveau de l'Etat.

« C'est sans doute pour cela que je reste un P.G. avec humilité, mais de tout cœur ».

— Si on relit attentivement ce que j'ai écrit (Lien 481, p. 2, col. 2), je n'ai pas le sentiment, après avoir lu et relu Millon, d'être tellement en désaccord avec lui quant

au fond. Ma position est avant tout d'ordre pratique face à une situation de fait, contre laquelle nous ne pouvons rien, qui fige les A.C., administrativement, en catégories bien définies : 14-18, 39-45, Algérie, Indochine, etc. Nos adversaires... eux, ne s'embarrassent pas de toutes ces distinctions en nous taxant de **budgetivores**!... qu'il conviendrait, une fois pour toute, d'éliminer du paysage national... (voir ci-dessus). Pour conclure, et pour rassurer l'ami Millon, qu'on veuille bien se rapporter à mon compte rendu sur le pèlerinage de Lourdes (Lien n° 482) — ce n'est pas sans rapport avec ce que dessus...

#### — DE QUI EST-CE ?

« Un champ qui tombe en friche, c'est une portion de la France qui meurt. Une jachère de nouveau emblavée, c'est une portion de France qui renaît » (...)

#### — PHOTO...

« Prenez un homme, arrachez-le à sa terre, jetez-le sur une route et saupoudrez son chemin de mitraille céleste : il prendra l'allure d'un vagabond en fuite. Privez-le de nourriture : il deviendra voleur pour survivre. Bouclez-le derrière des barbelés : il aura immanquablement la sale gueule du bagnard ».

#### — Le Coin du Poète :

##### LE COLIS

Il est là.  
Posé sur la tablette.  
Troublant, fait de mystère et d'espoir mélangés  
D'au-delà...  
Comme un vrai jour de fête,  
Œuvre de cœurs aimants qui n'ont rien négligé.  
Mais, hélas!  
Le wachman qui s'apprête  
A l'ouvrir, ce paquet qui vient de voyager,  
Ce gala  
De notre âme inquiète,  
Le dépece bestial... Qui sait, pour se venger ?  
Et voilà  
Que dans la simple assiette  
Qu'on lui tend, ce stupide et sadique étranger  
Mêle la  
Confiture aux rillettes  
Les sardines à l'huile et le mets fromagé.  
Chocolat  
Il le réduit en miettes,  
Recherchant un message, un objet à piéger ;  
Et cela,  
Cette intime dinette  
Devient un amalgame et nous laisse outragé.  
Là ! Là ! Là !...  
On chantonne à tue-tête,  
Pour cacher au gardien son désir de rager.  
Sans fla-fla,  
Dans un coin, en cachette,  
On contemple, chagrin, son colis ravagé.

#### A. BERSET.

Ulm. Septembre 1941.

#### — Permis à points...

Lu dans le célèbre bulletin paroissial de Domqueur (Picardie), sous la plume du non moins célèbre monsieur le Curé Philippe Sulmont, ces propos du jour :

#### SE CULTIVER...

Il est fort dommage que nos contemporains et en particulier les jeunes s'intéressent davantage à retenir les noms des vedettes du sport ou de la chanson que les noms des plantes, des insectes, des oiseaux et « de toutes les bestioles qui vont et viennent sur la terre » (comme dit la Sainte Ecriture - Genèse I 26).

Mieux vaut, à mon avis, faire une collection de papillons qu'une collection de pin's. En effet les champions et les chansons passent tandis que les espèces animales et végétales gardent leurs noms perpétuellement et celui qui les apprend, n'est pas obligé de les réapprendre à chaque olympiade.

Voyez donc les coccinelles :

S'il s'agit de voitures : les coccinelles sont démodées. S'il s'agit de la bête-à-bon-Dieu elles demeurent vivantes et sont très en vogue aujourd'hui pour leur gros appétit en pucerons.

Tous les automobilistes devraient se documenter sur les coccinelles à 7 points, la plus courante.

— Coccinelle bipunctata : qui n'a plus que 2 points (à cause de ses excès de vitesse je suppose).

— Il y a aussi la coccinelle à quatorze points dont notre ministre des transports aurait eu intérêt à s'inspirer.

— Mais la coccinelle qui me ravit c'est la « vigintiduo-punctata » qui a 22 points. Son nom scientifique pourrait se traduire en langue (très) vulgaire : « 22 via-les-flics ». Cette coccinelle est verdâtre (à cause de la peur sans doute).

#### — Départ

Après Marlène, une autre dame du cinéma s'en est allée : **Aletty** —, gouaille, verdure, verve et tact composaient son personnage, à l'écran et au théâtre. Très âgée, elle a jugé opportun de changer... d'atmosphère. Mais elle restera pour son talent.

— Une **CARTE**, enfin : celle de Marius BESSOU, de Cordes (Tarn). Merci à lui. Cet escalier Pater Noster m'a laissé rêveur... Très haut, on a sans doute le temps de réciter l'oraison avant d'arriver,...

— Une **deuxième**, du Tyrol, de André **POUPLIER** (?) : « En septembre, dans ce village pas loin d'Innsbruck, c'est la fête des vaches ». De fait, les bonnes laitières représentées ici, au recto, sont superbement parées ! Mais que peuvent-elles bien penser ?

— De **Eric GROS**, en séjour à Weimar : « épuiserons-nous jamais l'intérêt et les richesses de l'Athènes allemande ? » Notre germaniste est tout entier à son bonheur de touriste lettré !

— De **Odette ROSE**, notre amie, quelques mots du pays d'Alsace, la belle province que chacun aime, pour sa beauté expressive et les souvenirs qu'on en a...

— **D'André BERSET**, des nouvelles optimistes mais réalistes...

— De **Henri PERRON** et de son épouse, des nouvelles rassurantes en dépit du grand âge et de ses servitudes. Ils sont admirables et nous espérons revoir encore leur visage à tous les deux.

— De **Lucien PLANQUE** (et de Madame), ces chers amis qu'on regrette de ne plus voir, en raison aussi de leur grand âge, d'assez bonnes nouvelles. Leur courage devant les épreuves forcent l'admiration, leur équanimité est sans pareille. On ne saurait les oublier, et nous les embrassons.

— **Robert VERBA**, de sa résidence d'été d'Arcachon, m'a fait tenir une superbe photo-couleur, hélas difficilement reproductible ici. Coiffé de son éternel chapeau de paille, on le voit, moderne Cincinnatus, cultiver la beauté... Le feuillage de l'arbre est celui d'un chêne à l'ombre duquel notre courriériste aime à s'asseoir, sans pour autant se prendre pour Saint-Louis...

#### — En hommage au Lien

(« Toujours à sa vertu vous rendez quelque hommage ».  
Racine).

Quoiqu'en pense l'auteur, c'est souvent qu'au cours de sa longue vie, il a été rendu hommage à ce journal, pour sa fidélité, sa tenue et le service qu'il rend aux anciens prisonniers de guerre français de la seconde guerre mondiale, au plan limité des stalags qu'il représente comme à l'ensemble du mouvement...

Mais c'est avec reconnaissance que nous publions cette petite œuvre, inspirée au plus chaud de l'été girondin à notre doyen (?) Henri FISSE :

« Le Lien, c'est le titre du périodique de notre Amicale de camp. Son nom, Le Lien.

Le Lien, c'est un cordon, visible pour les uns, invisible pour d'autres. Le Lien.

Le Lien, c'est un fait, nous lie les uns aux autres, comme là-bas. Le Lien.

Le Lien, vu le temps qui passe, ses lecteurs petit à petit s'en vont vers Dieu, qui lit Le Lien.

Le Lien, combien sommes-nous encore à l'attendre pour le lire ? Le Lien.

Le Lien, qui nous lie, nous rescapés de juin 40 et de cinq ans d'exil. Le Lien ».

Et l'auteur de conclure : « Voilà... ce que la lecture du Lien de l'été m'a inspiré —, mais ce que je sais, c'est que pour le reste de ma vie... j'aurai Le Lien comme gardien ». / De quel poids il nous charge, notre doyen !

#### — A l'école...

Le germaniste du Lien, notre ami Eric GROS rectifie, ainsi qu'il suit, mon « vocabulaire germanique » de la page 3 du dernier Lien :

— **Wessis**, et non wessies ;

— **Ossis**, et non ossies ;

— **Pendler**, et non pendfer (du latin pendulus, en français pendule).

Une leçon amicale qui s'imposait en effet, et que la grande presse devrait retenir, car...

— **LAVIER Roger** et son épouse, d'Asnières : leur santé les confine de plus en plus chez eux... Nous leur disons toute notre amitié dans cette solitude présente, et bon courage. Roger nous a adressé le court récit que voici :

« C'était au lendemain des obsèques de mon frère tué le 22 septembre 1944. Je me trouvais à Kassel, ayant obtenu des autorités allemandes un laissez-passer en règle me permettant d'assister à cette douloureuse cérémonie. Je me devais ensuite de regagner mon commando à Neumunster. Au moment de prendre congé des amis de mon frère, ALERTE ! — il y en avait beaucoup alors —. Ne connaissant pas la ville, j'allais au hasard lorsque quelqu'un me crie : « Vite ! ». Je cours et au moment d'arriver dans une cave ouverte, la maison s'écroule. C'était le 29-09-1944. Nous étions trois, ensevelis, dont une femme qui hurlait. Nous cherchions je ne sais quoi quand le miracle survint : une barre de fer, là. Nous réussissons à forer un trou en repoussant les gravats quand, soudain, notre instrument disparut... Pris par un schupo intrigué qui passait par là. C'est ainsi que trois vies humaines furent sauvées ! Merci encore à cet inconnu... »

— **Bernard ADAM, Madame et les enfants** : du ciel pluvieux de la Normandie, fidélité maintenue, ces amis ne nous oublient pas. Merci à eux.

— **MOURIER** et Madame, eux, ont la fidélité inverse : Gréoux-les-Bains dans les Alpes de Haute-Provence. Chaleur oblige : sieste jusqu'à cinq heures, quotidienne. Qui nous dira, de nos lecteurs, l'histoire de « la chappelle des œufs » ?

— De **AYMONIN Jean**, le Jurassien, j'ai attendu en vain une carte postale de la Forêt-Noire, promise... Son voyage, qu'il croyait « touristique », s'est trouvé transformé en journée « publicitaire » et attrape-gogo par le canal d'aigrefins du commerce, les plus retors qu'on puisse imaginer : le prospectus que notre ami m'a adressé pour constat est un modèle du genre, il semble qu'on ait affaire à une entreprise de « savoir-faire » parfaitement rodée ! Les victimes doivent être nombreuses... / « Et la Forêt-Noire dans tout cela ? Nous l'aperçûmes sous forme d'une « ligne bleue » dans le lointain », écrit Jean Aymonin. — Je le regrette assurément pour toi, Jean, car le « Schwarzwald » est une belle région. Pour me la remémorer, point n'est besoin de carte postale : les tiroirs de ma mémoire sont remplis de ses paysages à toutes les saisons, parsemés de barbelés... (Voir Gazette dans ce numéro).

A Pau, le 10-09-1992.

J. Terraubella.

## COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA.

Tous nos retardataires ont droit d'être excusés. L'essentiel est qu'ils se retrouvent en bonne santé et qu'ils soient toujours aussi fidèles à notre Amicale qui remercie :

**BASSEN-LACOMME Georges**, 71000 Chalons-sur-Saône, avec l'espoir que 1993 soit une meilleure année pour lui comme pour son épouse en ce qui concerne leur forme physique.

**BOSSU-PICAT**, 38240 Meyran.  
Mme **BOUCHON Mélanie**, 30150 Montfaucon.

**BOUQUANT Jean-Marie**, 51490 Dontrieu.  
**CAZALOT Robert**, 64360 Abos.  
**DARPARENS Eloi**, 82120 Lavit de Lomagne.

**DROUET Albert**, 72000 Le Mans.  
**DUCROUX M.**, 69550 Amplepuis.  
**FERRI Antoine**, 14000 Caen.

**FLORENTIN Georges**, 94000 Créteil.  
**FOUSSERET Pierre**, 25000 Besançon.  
**FALGAYRETTE Jean**, Castres.

Mme **GENET Pierre**, 94410 St-Maurice.  
**GUICHARD André**, Vesoul. Et bon anniversaire pour tes 80 ans.

**HUMBERT Georges**, 57158 Metz.

**HALLEY Georges**, 52000 Chaumont, à qui nous disons qu'il n'est pas le seul à prendre de la « bouteille ». Le tout c'est de l'accepter car on ne peut faire autrement.

Docteur **GELORMINI Martin**, 20240 Prunelli-di-Fiumorbo.

**PAULUS Henri**, 06110 Le Cannet.  
**VIDAL Roger**, 81300 Graulhet, qui regrette infiniment de ne pas avoir pu assister

à notre Assemblée Générale et compte bien pouvoir s'y rendre en 1993.

**LAMBERT Armand**, 02590 Etreillers.  
**LAMOTHE Louis**, 46130 Prudhomat.  
**LAVALLEY B.**, 06110 Le Cannet.

**LEFEVRE Roger**, 93600 Aulnay-s-Bois.  
**LODOVICI Joseph**, 73490 La Ravoire.  
**NADAUD J-Baptiste**, 87230 Chalus.

**PEUTOT Bernard**, 06230 Villefranche-sur-Mer.

**ROUBILLE Joseph**, 63340 St-Germain-Lembron.

**SAMUEL Herbert**, 57157 Peltre.

**VIVET Fernand**, 74150 Rumilly.

Répondant à l'appel de notre ami **BARRIAL René**, paru sur Le Lien de mai-juin, deux anciens camarades se sont signalés :

— Le premier **MARILLAUD André**, rue des Muguets, 79320 Moncoutant. A fait partie du kommando 301 (Hambourg Wedel) d'octobre 1940 à avril 1945.

— Le second **BARTHOLLET Jean**, 3, Chemin Tour de Ville, 26200 Montélimar. Y a séjourné de février à fin juin 1943.

A toi, mon cher **BARRIAL**, de rentrer en relations avec eux.

Nos amis **Simone et Marcel BERNARD** (du stalag VB) ne nous oublient pas en nous envoyant une jolie carte de l'Alaska.

Merci chers amis, et surtout bonnes vacances.

Quant à notre fidèle amie **Rosa JANNESSON**, merci pour sa carte, et bonne cure à Bagnoles de l'Orne.

#### CARNET NOIR

C'est avec une profonde tristesse que nous constatons, au fil des jours, l'augmentation du nombre de nos disparus.

C'est ainsi que nous apprenons :

Par son fils Michel, la disparition de notre ami **BEAU Ernest**, 87100 Limoges, suite d'une hémorragie cérébrale.

Par sa fille, le décès de Mme **BERNE André**, 94160 Saint-Mandé, qui jusqu'à ce jour adhérait à notre Amicale en souvenir de son époux.

Par Mme **BOTTINO**, le décès de notre ami **CABRIT Robert**, 30270 Les Parades, St-Jean du Gard.

Par sa fille, le décès de notre ami **BULKOWSTEIN Abraham**, à Boulogne-sur-Seine, dans sa 85<sup>e</sup> année.

Par son épouse, Mme **BOUCHON Mélanie**, 30150 Montfaucon, le décès de notre ami Gaston.

Par son épouse, Mme **CALMES**, de Graulhet, le décès de notre ami **Achille**.

Notre ami **CHAPUIS Paul**, de Villiers-le-Bel, nous a également quittés pour toujours.

Notre ami **CHRISTOPHE Charles**, 57400.

Par leur fille nous apprenons la disparition de ses parents, M. et Mme **CHAZELAS**, 95150 Taverny, avec deux années d'intervalle.

Par son épouse, la mort de notre ami **POIRIER**, 17000 La Rochelle, qui nous a quittés le 20 mai dernier.

Par son épouse, la mort de notre ami **HIRIBARREN Charles**.

Par son épouse, Mme **ORAIN Simone**, 44260 Savenay, le décès de notre ami qui nous a quittés le 17 avril dernier.

L'Abbé **PUISSANT Roger**, Curé de Chevrières, 60710, nous a également quittés.

L'Abbé **TOUZANNE Jean**, ancien du kommando 528 de Mollin, stalag XA, qui était toujours resté en relations avec beaucoup d'anciens Kgf., nous a abandonnés pour toujours.

Par Mme **Olga ROBINET**, 07300 Tournon-sur-Rhône, la disparition de son mari, notre ami Roger.

Par Mme **SAINT-SUPERY Edwige**, le décès de son époux, notre ami Félix.

Par Mme **SEJALON**, Les Dolomites, 42390 Villars, le décès de son époux, notre ami Maurice.

Par Mme **SIMONIN Albertine**, 70100 Arc-les-Gray, le décès de son époux, notre ami Simon.

Par son fils **SUBTIL**, 69170 Tarare, le décès de son père, notre ami Joseph.

Nous devons rajouter à cette liste le décès de Marie-Jeanne **PRAT**, fille de nos amis M. et Mme **Julien CHARPENEL**, 26770 Taulignan.

A toutes ces familles dans le chagrin, nous adressons nos condoléances émuës. Qu'elles sachent que nous partageons leur douleur, et que c'est avec une immense tristesse que nous remplissons ces lignes.

## LA GAZETTE DE HEIDE

L'automne est arrivé. Pour ne pas passer pour un radoteur je ne vous dirai pas que cette saison me donne le cafard, que ce sera pour moi la 76<sup>e</sup> fois que je vois les feuilles jaunir et tomber, pour finir sur le tas de compost ou s'évanouir en fumée odorante...

Finies les vacances. Adieu la plage ou la montagne. Finies les randonnées pédestres ou en voiture sur les routes de France ou étrangères. Finis les 190 km/h sur les autoroutes allemandes construites pour notre bien-être par les chômeurs d'Hitler qui les payait peut-être mal, mais trois petits salaires donnaient trois voix au National-socialisme montant.

Les fleurs du jardin, hortensias roses et dahlias sont fanées, seul le rosier « Mme Meilland », planté sur la tombe de ma chère disparue, donne encore quelques fleurs tardives, d'un tendre rose-saumon, qui font l'admiration des visiteurs.

L'hiver approche, mauvaise saison pour les vieillards que nous devenons. Souhaitons qu'il ne soit pas trop rude.

J'ai reçu quelques cartes postales, lettres ou coups de fil de Ducloux, G. Camus, Durand, Gros, J. T., Weber, Mme Bonhomme, Commin, Droin et j'en oublie. Je les remercie tous, car je guette le facteur et suis souvent déçu par la « Pub » qu'il me délivre à son passage.

A propos de Pub, je me suis fait avoir par un voyage publicitaire en Forêt-Noire par car pulmann avec WC et bar. D'après le prospectus, nous devions visiter ce massif montagneux et respirer l'odeur et l'air vivifiant de ses sapins centenaires. Au lieu de cela, le chauffeur nous emmena dare-dare par autoroutes et autobahns, directement à un restaurant allemand au-delà de l'Alsace, où, dès dix heures du matin, nous subîmes dans la salle à manger, un « briefing » publicitaire de trois heures sur le cholestérol, les vertus d'une casserole miracle, l'abus de la consommation de médicaments en France et les bienfaits de l'électrothérapie ; le tout dans un but avoué de nous refiler, à des prix imbattables, divers accessoires et remèdes écologiques !

Et la Forêt-Noire du VB, me direz-vous ? On nous la montra dans le lointain, estompée par la brume, sous la forme d'une ligne bleue faisant pendant à celle des Vosges. Au retour nous dûmes nous arrêter dans un complexe de chaussures allemand où nous devions trouver, à des prix intéressants, chaussures à nos pieds. En réalité, à qualité égale ce n'était pas moins cher que chez nous.

Je ne pus trouver, dans les rares arrêts, des cartes postales et ne pus vous en envoyer.

Il n'y eut que le repas qui fut appréciable, servi par de blondes « Madel » accortes et souriantes. En entrée un bol de « zalade », haricots verts, laitue, oignon, tomates ; puis une escalope « paniren », pommes frites à la française, le tout arrosé d'une verre de vin rouge malheureusement trop chambré et sucré ; au dessert le gâteau de la Forêt-Noire, riche en crème chantilly, s'imposait. Et après cela nous eûmes droit à encore une heure de pub !

Bref, pour vous changer les idées, voici deux histoires, l'une fausse, l'autre vraie.

« Nous sommes en avril 1945. Sous le déluge de fer et de feu qui s'abat sur Berlin, l'âme noire de Hitler s'élève vers le ciel. Elle se trouve bientôt à un carrefour où trois chemins forment une patte d'oie. Des panneaux indiquent trois directions, le Paradis, le Purgatoire, et l'Enfer. Le premier est ardu, caillouteux et bordé de ronces. Dame, il faut peiner pour accéder à la Béatitude éternelle. Celui du Purgatoire est moins

rébarbatif, il faut laisser au postulant un peu d'espoir. Quant à celui de l'Enfer il est inondé de lumière, bordé de rosiers en fleurs... et d'hortensias. Une bonne odeur de cuisine et de rôtis flatte les narines. Sans hésiter, notre âme infernale s'engage sur la pente douce de ce sentier ; bien lui en prit car, au bout d'un moment, Adolf aperçoit son fidèle Goebbels assis à la porte de l'enfer, une superbe femme sur les genoux et une bouteille à la main. Et Hitler de courir vers cette féérique apparition.

— Komm nicht mein Führer, lance le nabot, das ist Teufels Propaganda : (La bouteille a un trou... Quant à la femme, elle est asexuée, peut-être est-ce un « ange »).

Après Mathilde, une autre dame du cinéma s'en est allée : « Betty », douille, bruyante, et tout ce qu'il y a de plus laid et de plus laid. Elle a été démolie par un coup de feu. Elle a été démolie par un coup de feu. Elle a été démolie par un coup de feu.

« Le héros de cette histoire était lieutenant de réserve et prêtre. Mobilisé en 1939, il fut affecté avec son grade à la Coloniale, nous dirions maintenant « à l'infanterie de marine ». Très patriote, il demanda à servir dans une unité combattante. On lui confia un groupe-franc !

Avec sa section, il patrouilla dans le « no man's land » à la tête de ses Joyeux, ravis d'avoir un « curé » comme chef.

Un jour qu'ils observaient le comportement suspect de l'ennemi posté à la lisière d'un bois, un de ses hommes reçut une balle et s'écroula. Un deuxième, puis un troisième subirent, à peu d'intervalle le même sort. Pas de doute, vu la précision du tir, il ne pouvait s'agir que de l'œuvre d'un tireur d'élite. Le lieutenant scruta à la jumelle le terrain devant lui et ne tarda pas à découvrir le tireur en question, juché à la fourche d'un arbre. Comme ce chef de section était lui-même une fine gachette, il prit un fusil et visa l'homme qui de son côté en fit autant. Les deux coups partirent en même temps. L'Allemand dégringola de son perchir, comme un coq de bruyère, et le prêtre eut l'épaule fracassée.

Évacué, il retrouva à l'hôpital un de ses camarades de séminaire qui exerçait la fonction d'infirmier. Fièremment il lui conta son exploit et s'entendit répondre.

— Mais tu es devenu un véritable soudard. Tu es un brave il est vrai, mais ce n'est pas la place d'un prêtre à faire le coup de feu. L'Évangile ne dit-il pas « Tu ne tueras point ! » Ta place est auprès des mourants qui ont tant besoin de ton réconfort.

Alors tout contrit, il demanda un poste d'aumônier sur le front.

Depuis, son bras droit pend inerte à son côté ; aussi ne vous étonnez pas de le voir élever le calice d'une seule main et si vous demandez à l'Évêque qu'il est devenu, sa bénédiction, c'est avec la même main gauche qu'il vous bénira.

Après avoir pendant longtemps occupé un poste important dans le monde Ancien Combattant, il jouit d'une paisible retraite pas loin d'ici. Je ne vous dis pas son nom, mais vous le reconnaîtrez peut-être.

Voici mes deux histoires, j'espère qu'elles vous ont plu. Sur ce, je vous laisse.

Un amical salut à Roger MARQUETTE dont je n'ai pas de nouvelles, et croyez mes chers (es) amis (es), à ma sincère amitié.

AYMONIN Jean - 27641 X.B.

## AU DOCTEUR SALVAGNIAC (Suite)

Le médecin général A. SALVAGNIAC, dont j'avais apprécié le long témoignage du Lien n° 461 : « A propos d'une bataille perdue 1939-1940 » me donne une occasion trop belle de donner suite à son dernier article « Le docteur Salvagniac à Paul Ducloux » pour que je ne la saisisse pas.

Mobilisé au 96<sup>e</sup> RIA, affecté comme sous-officier artificier au 2<sup>e</sup> bataillon (incompétent... j'avais servi deux ans dans les transmissions) je me trouvais depuis février 1940, comme le docteur, dans le saillant d'Orenthal, à Eschwiller, au-dessus de Volmunster. Au nord d'Eschwiller se situaient les 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> compagnies dont les postes avancés étaient disposés en éventail de Loutzwiller à Schweyen et La Chapelle aux Saints.

J'ai sous les yeux le carnet sur lequel, provisoirement chargé des transmissions, j'ai relevé alors le théâtre des opérations et rédigé peu après sur dix pages serrées les événements du 26 avril au 15 mai 1940.

Le 26 avril, le D.A. 8 de la 5<sup>e</sup> compagnie, sous le commandement du sous-lieutenant Tannières, avait été enlevé après un tir d'engagement : 27 manquants, un seul rescapé vivant : CAU Jean-François, un arriégéois.

Je passe sur les jours suivants. Le mercredi 8 mai, je remonte à Eschwiller pour prendre les consignes du sergent observateur. Cette nuit en effet, comme le disait le docteur Salvagniac, le village a été évacué par le 1<sup>er</sup> bataillon. Dans la nuit du 8 au 9, notre 2<sup>e</sup> bataillon remonte à sa place. Le vendredi 10, le P.C. du bataillon évacue entièrement le village pour s'installer en pleine nature au creux d'un vallon boisé.

Le 12 mai — jour de la Pentecôte — à 3 h 50 du matin nous sommes réveillés par un tonnerre général d'artillerie, qui se prolonge en un déroulement continu, durant une heure et demie à deux heures. Toutes les lignes téléphoniques sont coupées. Vers 6 h 30 - 7 heures, le sergent Escande et deux hommes avec quelques artilleurs rescapés arrivent au P.C. La plupart des hommes de la 5<sup>e</sup> compagnie se sont réfugiés au blockaus de la compagnie.

Peu à peu les nouvelles arrivent par divers moyens, en particulier notre observatoire M 50 : le PA 11 est évacué et occupé par les Allemands. Du PA du Grossenwald, pas de nouvelles : on entend cependant tirer leurs armes automatiques. Le blockaus de la 5<sup>e</sup> compagnie est investi ; on ne sait combien de temps il résistera. Le PA 6 est attaqué 4 ou 5 fois et repousse l'ennemi jusqu'à ce que, munitions épuisées, il doive se rendre. PA 10 arrive à se replier avec 19 hommes sur 26. Le lieutenant Caramel, ayant évacué PA 11, se réfugie, après des tours de force, vers Olsberg.

L'observatoire seul et les coureurs nous renseignent. On annonce la relève pour cette nuit. L'artillerie des deux côtés et les armes automatiques ont tirillé toute la journée.

Vers 24 heures ou 1 heure du matin, nous sommes relevés. Nous partons sous les leurs des fusées éclatantes et les obus qui tombent çà et là : on se couche, on se lève, on court. A Nousseviller, un obus siffle et atteint quelques-uns de nous. A la pointe du jour, nous sommes hors d'atteinte, derrière la ligne Maginot, dans un bois, le long de la route stratégique passant entre Bitche et Reyserswiller. Nous y séjournerons une huitaine, puis, après le bombardement de Bitche et Reyserswiller, au bois de la Fontaine Saint-Hubert, au N-O de Lemberg.

Le mardi 28 mai enfin nous levons le camp. Repos ? Non, direction la Somme. Le lendemain soir, nous débarquons à Marseille-en-Beauvaisis. Les quinze jours qui suivirent appartiennent à une autre histoire. Nos mulets ne résistèrent pas aux chars allemands. Au bout du compte et d'une longue route, je fus parmi des milliers d'autres le n° 39.329, résidant à Sandbostel.

Marius BESSOU - 81170 Cordes.

P.S. Le médecin général SALVAGNIAC fait le compte des disparus du 1<sup>er</sup> bataillon : environ 250. J'ajoute les manquants du 2<sup>e</sup> bataillon : 262. Cela nous donne plus de 500 hommes de ces deux bataillons perdus dans ce secteur d'Orenthal.

## ULM - UMMENDORF

Nous voici rentrés de notre périple. Dix jours partis. 3.200 km c'est un peu beaucoup, mais nous avons vu de jolis coins.

D'abord, une halte du côté de Thonon, chez les enfants ; j'étais parti avec mes outils ; ensuite direction l'Alsace, la vallée du haut Doubs, le Jura — il y a des paysages magnifiques et en cette saison les vacanciers sont encore au boulot, on est tranquille. Récupération de la petite-fille à Alkirsch où elle est logée pour un stage qu'elle effectue en Allemagne. Direction Donaueschingen la source du Danube, bien arrangé, jolie petite ville, bon hôtel et soirée Houmpapoum. Le lendemain Schaffouse, cher de souvenirs à beaucoup d'entre nous. Déjeuner au pied des chutes du Rhin, bateau sur le fleuve et contour pour arriver sur le sommet. Là, le courage m'a manqué et j'ai abandonné pour descendre jusqu'en bas, 360 marches. Mon épouse et ma petite-fille, évidemment, sont descendues ; pour la première il y a eu trois jours de courbature dans les cuisses. C'est une balade idéale et je la conseille à ceux qui peuvent la faire (maintenant que nous pouvons circuler librement).

Ensuite, Alkirsch pour remettre la travailleuse au boulot. A nouveau l'Allemagne pour un retour aux sources.

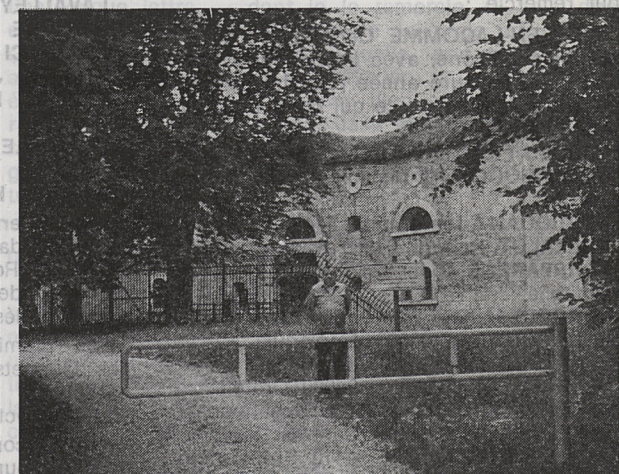
Ummendorf, petit village du Wurtemberg situé entre Villingen et Ulm, à proximité de Biberach, lieu de villégiature d'une trentaine de K.G. entre 1940 et 1945. A l'époque joli petit endroit, campagne où il devait faire bon vivre lorsque nous n'étions pas encore arrivés et surtout calme, les voyageurs au-dessus des nuages passaient sans s'arrêter. La commune a bien changé. La laiterie où j'ai fabriqué du fromage pendant 4 ans, a été démolie il y a trois ans et transportée à Ulm. L'immeuble sur le côté de l'église où nous couchions a été abattu et l'immense arbre qui se trouvait devant a disparu. Nous avons logé au Gasthoff Linde face à notre ancien dortoir. Le patron parle un peu le français ce qui facilite les choses. Le restaurant a été refait agréablement et nous y sommes très bien reçus. Je vous y conseille une halte en cas de villégiature. Il paraît que la chèvre y est bonne aussi, mais nous n'avons pu nous en rendre compte ayant été invités chez Joséphine. Merci au propriétaire de l'hôtel de m'avoir permis de dormir à 50 mètres de l'endroit où j'ai vécu quatre années de ma jeunesse.

Josephine était une Allemande qui travaillait à la laiterie. Mariée à la libération, non, à l'armistice, à un Italien qui avait préféré rester en Allemagne pour travailler plutôt que de rentrer dans son pays pour se faire mobiliser. Il me prêtait une belle casquette avec une visière très brillante pour me permettre de sortir sans me faire remarquer. Nous sommes restés en relation et il y a une vingtaine d'années, ils sont venus passer quelque temps à la maison. Malheureusement, il est mort, emporté par une leucémie.

Tous les Allemands qui travaillaient avec nous sont décédés sauf un, SONTAG, qui a plus de 90 ans. Il y a une vingtaine d'années, j'y étais déjà retourné et j'avais rencontré PFILZER qui avait dépassé la centaine d'années. Il reste beaucoup de femmes car à l'époque elles étaient plus jeunes que nous, mais elles sont toutes mariées, et les revoir à présent pourrait soulever des susceptibilités qui seraient sans fondement. Pendant la semaine qui suivit notre libération, nous avons été invités, MARIUS et moi-même, à passer une soirée dans la famille SCHLOSSER, l'instituteur du pays ; les parents sont décédés. Cela a marqué le retour à la vie libre et civile.

Nous n'avons même pas pu acheter de cartes postales car c'était jour férié et tout était fermé (le rédacteur en chef aura attendu en vain).

Le lendemain, un route pour Ulm, belle ville, toute neuve et pour cause, mais sans plus, beaucoup de circulation et de rues piétonnes. Où est le Kuhberg ? Après beaucoup de demandes, on nous envoie à la périphérie, dans un quartier tout neuf. Le Kuhberg, bitte, vous y êtes, mais pour trouver la citadelle, c'est une autre histoire, il n'y a pas beaucoup de personnes qui la connaissent ! Nous l'avons enfin trouvée ! J'ai été déçu. Dans mon souvenir, elle était beaucoup plus imposante. Je ne sais si elle se tasse, certainement pas, mais les friches et les arbres qui l'entourent ont l'air de la camoufler. Et pourtant lorsque nous reentrions le soir, c'était rébarbatif et nous étions nombreux. L'ami VIALARD doit pouvoir nous donner le nombre. Je joins une photo, prise devant l'entrée. Je n'ai pas été fichu de retrouver le chemin que nous prenions avec nos anges gardiens !



ULM - KUHBURG, Juillet 1992

Si mes souvenirs sont exacts, nous sommes rentrés par le même chemin, c'est-à-dire en traversant la Forêt-Noire, que nous avions pris en 1945 avec nos deux voitures et notre équipe de six : Marius Langlois, Emile Lardeau et Roger Poivey ont disparu, restent Ludo Hochin, Louis Février, et moi-même.

En résumé, voyage agréable mais fatigant en raison de la distance.

M. MOURIER - V.B.

## LE STALAG X B, centre d'accueil pour les concentrationnaires

### L'ARRIVÉE DES CONCENTRATIONNAIRES

#### A BREMERVORDE ET A BRILLIT

Les histoires et les rapports de quelques habitants de Bremervorde à cette époque reflètent le comportement des gens lorsqu'ils furent confrontés à la brutale réalité du national-socialisme. Les uns n'en croyaient pas leurs yeux et restaient sans bouger, décontenancés, épouvantés. D'autres, spontanément, se sentirent obligés d'aider ou d'influencer, étant donné leur attachement continué au national-socialisme, le destin de quelques prisonniers ; pris de pitié, ils ne craignaient pas les conséquences fatales que cela pouvait avoir.

Comme les environs de la gare étaient déclarés zone interdite pour les civils, les habitants de Bremervorde ne purent voir qu'à distance l'arrivée des transports. Pourtant il leur était possible de reconnaître que ce qu'on entassait, à la gare et dans la Amtsallee, c'était des squelettes recouverts de peau. Un habitant de Bremervorde se souvient qu'après avoir demandé à des gens de son entourage de quelles personnes il s'agissait, on lui avait répondu : « des grands criminels ».

Les prisonniers étaient souvent accompagnés par des soldats de l'infanterie de marine qui, eux, par contre, étaient sous les ordres d'officiers SS. Un témoin de l'époque décrit les hommes de garde comme étant des hommes jeunes, violents et qui tiraient facilement. D'autres témoins racontent que le comportement des soldats qui, d'après leurs souvenirs étaient des hommes pour la plupart âgés, armés de carabines italiennes à baïonnette, était plutôt défensif. Les témoins tombèrent d'accord sur la brutalité des « Kapos », qui n'hésitaient pas à frapper avec leur matraque. Essayer d'aider les prisonniers était impossible, à quelques exceptions près, comme par exemple dans le cas suivant :

« Le 12 avril 1945, pendant que des centaines d'évacués de camp de concentration étaient regroupés sur le quai de la gare de Bremervorde pour aller à pied à Sandbostel, des membres d'une compagnie radio-phonique campaient dans un fossé qui longeait la gare de chargement. De temps en temps les prisonniers faisaient leur besoin dans le fossé. Soudainement confrontés à une telle misère, dix à douze soldats, pris de pitié, prirent du pain de leur propre réserve pour le donner aux prisonniers qui le firent tout d'abord disparaître dans leur veste puis le distribuèrent rapidement aux autres ».

D'autres efforts furent effectués pour adoucir la détresse des évacués : « Quelque fois des gens posaient des seaux remplis d'eau le long de la route pour que les concentrationnaires puissent se rafraîchir en passant. Mais ces seaux étaient souvent renversés par les gardes ou des activistes du parti nazi ou même aussi par des gens du voisinage qui n'éprouvaient aucune pitié ».

Une habitante de Bremervorde vit arriver un transport de prisonniers de Neuengamme dans le centre de la ville : « Après que les wagons aient été vidés dans la Amtsallee, les survivants se rassemblèrent sur une place près du croisement Bremales Strasse/Alte Strasse. La plupart d'entre eux ne pouvaient à peine se redresser, étaient acroupis ou étendus par terre. Plusieurs mettaient sans cesse leur main devant la bouche ».

Une femme de commerçant n'a pu supporter le spectacle. Connue pour son intrépidité, elle prit un panier rempli de feuilles de chou et s'avança vers les gardes en criant : « Ne voyez-vous donc pas qu'ils ont faim ? » Mais avant qu'elle ne puisse distribuer les feuilles de chou, un fusil fut dirigé sur elle : « Emporte ton chou, sinon tu ne partiras pas d'ici vivante ! »

Dans la rue de la gare se déroulaient des incidents sanglants : pendant que devant une boulangerie on déchargeait une camionnette, plusieurs prisonniers parvinrent à dérober du pain, des petits pains. Certains d'entre eux furent fusillés par les gardes.

Quelques tentatives de fuite, en particulier à Engeo, finirent mal : Deux fugitifs avaient réussi à s'enfuir (il s'agissait soi-disant d'un fonctionnaire de SPD et d'un fonctionnaire de consulat). Ils furent retrouvés grâce au zèle d'un membre actif du NSDAP et peu après leur arrestation ils furent fusillés dans un jardin de Engeo, près de la rue Gnarrenburg.

Cet exemple ne semble pas être le seul cas où un membre actif du parti prit part à la chasse faite aux concentrationnaires échappés. Ce même homme joua apparemment un rôle décisif lorsqu'un fugitif avait cherché abri dans le grenier d'une propriété située dans les marais de Engeo. Il a en effet réussi à dépister le fugitif dans sa cachette. On raconte que ce dernier a été tué peu après, non loin de la propriété.

Trois Français ont aussi finalement trouvé la mort. Ils s'étaient éloignés d'une colonne de prisonniers qui se rendait à pied de Bremales-Farge à Bremervorde, pour y prendre un train en direction de Neuengamme. Des recherches furent entreprises à Glinde pour les retrouver. Parmi les chercheurs se trouvaient trois membres du NSDAP de Bremervorde. Lorsque les fugitifs furent retrouvés par les membres du NSDAP, ils avaient déjà échangé leurs tenues de prisonniers contre des vêtements civils. On reprocha à la propriétaire de la ferme où on les retrouva de ne pas savoir ce qui se passait sur sa propriété. Les trois Français furent conduits dans une petite forêt au bord de la route conduisant à Oerel et furent fusillés. On ne sait pas jusqu'à présent quel était leur nom, d'où ils venaient ni pour quelles raisons ils avaient été déportés de France. Il semble que les trois national-socialistes voulaient faire du seul témoin (un vieil homme) de leur crime leur complice car il lui demandèrent de creuser une tombe pour les morts. Mais le vieil homme refusa, disant qu'il ne voulait rien avoir à faire avec cette « saloperie ». Jusqu'à sa mort le vieil homme n'a pas dénoncé celui qui avait tiré. (Les trois national-socialistes ont été internés après la guerre mais ont été relâchés car il était impossible de savoir lequel avait

tiré. Eux aussi sont morts depuis. La tombe des Français n'existe plus, leurs restes ont été transportés en France vers le milieu des années cinquante).

L'arrivée à Bremervorde de transports d'évacués eut pour conséquence le creusement d'une nouvelle fosse dans une petite forêt située au sud de la Hohne, petite colline à environ deux kilomètres au nord de la ville.

La seule chose que l'on ait su après des années de recherches sur les circonstances du creusement de cette fosse commune où furent enterrés 104 prisonniers et sur l'origine de ces derniers fut, qu'un soir d'avril 1945, 2 remorques chargées de cadavres ont été vues près du cimetière juif, non loin de la Hohne. Personne ne s'est occupé de ces remorques. Il paraît que le lendemain matin un groupe de prisonniers avait reçu l'ordre d'enterrer les morts à Steinberg, cette petite forêt en question.

Ce n'est qu'en faisant la connaissance, peu de temps avant que le manuscrit de ce livre soit terminé, d'un témoin concerné que des détails à ce sujet ont été révélés : le témoin, donc, conducteur d'un tracteur, transportait les prisonniers qui n'étaient plus capables de marcher, de Bremervorde au Stalag. Il fit plusieurs allées et venues. Puis on finit par charger les cadavres qu'on déchargeait des wagons sur ses remorques. Il transporta les cadavres au Stalag où on ne voulut pas de son chargement : « Enterrer les morts là où ils sont morts », lui expliqua un officier à la porte d'entrée principale. Quand il demanda s'il devait donc alors « enterrer » les morts dans les wagons, à la gare de Bremervorde, on l'avisait de se rendre au cimetière juif. Arrivé au cimetière, il reçut l'ordre d'un garde qui l'attendait de revenir le lendemain matin à 8 heures. Il laissa ses deux remorques près du cimetière sans surveillance.

Le lendemain, le conducteur du tracteur en question fut très surpris. On lui offrit un cognac. Puis il recut l'ordre de conduire les remorques au bord d'une fosse de l'autre côté de la Hohne. Arrivé à cet endroit, un kommando de prisonniers russes l'y attendait. C'est alors que se déroulèrent devant lui des scènes qu'il mit longtemps à oublier. Les prisonniers s'évanouissaient les uns après les autres à la vue des corps déformés et déchirés. Un vétérinaire russe fut le premier à avoir le courage d'arracher des remorques les cadavres endurcis et entremêlés à l'aide d'une barre à l'extrémité de laquelle se trouvait un crochet.

Le Français Henri Joannon raconte l'arrivée des évacués dont le transport par train stationnait temporairement à Brillit : « Et c'est maintenant que se déroule la scène la plus cruelle et la plus inattendue de notre captivité déjà si riche en événements bouleversants. Quelqu'un a ouvert les wagons afin que nos camarades en descendent. C'est effrayant de voir ces hommes à moitié nus, couverts de sang et sales ; une véritable rangée de fantômes au regard effaré qui se présentent à nos gardes. Tous ne se déplacent qu'avec grande peine. Quelques personnes civiles présentes évitent de les regarder. Nous portons ceux qui ne peuvent absolument pas marcher pour les faire descendre des wagons. Mais il y a surtout les morts — presque 700 — qui sont jetés sur le quai. Tous ces corps sont nus. Je n'oublierai jamais ce tas de cadavres, de corps émaciés qui sont restés figés dans l'accomplissement de leur dernier effort pour survivre. Tous sont terriblement sales, la bouche et les yeux ouverts par l'effroi. Non, je ne peux pas oublier ces chariots à 2 roues dans lesquels quelques Slaves, sous la surveillance de SS, jettent les corps que l'on transporte ensuite à la fosse commune. Tous des cadavres ? Non, pas seulement ! Mon ami Brickman, un médecin hollandais (mort du typhus un mois plus tard) et moi, nous suivions les morts pour en identifier quelques-uns. Et qu'est-ce que nous avons retiré de cet effroyable chariot ? Un, puis deux, puis finalement trois et quatre malheureux qui n'étaient pas encore morts. On était sur le point de les enterrer vivants. Tout ce que nous pouvons faire alors est de les coucher sur de la paille au milieu de la place devant la gare. Et là, un soir d'avril, alors que tout reprend vie et que nous reprenons espoir, ils meurent ». (Joannon, 1947, p. 121).

L'ancien prisonnier de guerre Robert Hein complète ces faits : « 4 tracteurs avaient été confisqués pour décharger les cadavres des wagons. Lorsque les paysans virent cela, ils prirent la fuite, indignés. Un vieux paysan me secoua de ses deux mains et me cria : « Ne peux-tu donc rien faire ? » Il me prit pour un médecin. Il criait sans arrêt : « Je vais raconter ça à ma fille. Nous n'avions aucune idée de ces crimes ». Quel ignorant ! »

Les survivants furent transportés par train de Brillit au camp de Sandbostel. Le sanitaire français Henri Joannon raconte : « Ceux qui résistaient encore, les blessés, les malades, les voués à la mort, suivaient leur destin... »

Vite ! dans les wagonnets à benne basculante du train ! Ces wagonnets qui normalement transportaient du sable ont une forme triangulaire, si bien qu'ils basculent facilement. Et c'est dedans que ceux que la mort avait épargnés, étaient entassés.

Les premiers que l'on jetait dedans glissaient vers le fond, incapables de se tenir droit. Mais peu importe, on chargeait les autres dessus, sans tenir compte du risque de les blesser. Je me souviens d'un homme qui avait la jambe cassée. Nous l'avions installé le mieux possible. Arrive un SS : « On peut charger ce wagon plus que cela ! » Et le malheureux glisse et est recouvert d'autres corps, peu importe s'il souffre.

Les wagons, chargés ainsi à ras-bord, représentent une masse serrée de corps, de laquelle ressort un bras ou une jambe ou une tête. C'est ainsi que le train roule vers le camp » (Cf. Joannon 1947, p. 122).

Pierre Brunet écrit à propos de l'arrivée du train au camp X B : « La fin du trajet est relativement humaine pour ceux qui peuvent descendre eux-mêmes des

remorques. Les autres doivent faire la connaissance d'un procédé bien plus cruel : les wagons à benne basculante chargés de cadavres, de mourants et de prisonniers capables de survivre sont vidés à l'entrée de ce camp ». (Cf. Brunet, « Les martyrs de Neuengamme »).

Les prisonniers encore capables de marcher ont été forcés à se rendre à pied à Brillit avec peine et souffrance.

### ARRIVÉE ET CONDITIONS DE VIE DES CONCENTRATIONNAIRES AU STALAG X B

En dépit des tortures, des milliers atteignirent cependant le camp. Quelques-uns reprirent espoir en voyant devant les grillages du camp des silos-fosses pour pommes de terre, gardées par des membres de la Wehrmacht et en voyant s'affaiblir le pouvoir que les SS avaient sur leur destin. Pour les survivants des grands transports arrivés à Sandbostel entre le 12 et le 18 avril 1945, une nouvelle lueur d'espoir s'allumait à l'horizon : parmi les PG qui les accueillirent au camp et dont ils reçurent un premier secours minime se trouvaient beaucoup de compatriotes.

Mais pour la plupart des concentrationnaires encore vivants commença à Sandbostel la phase la plus terrible de leur longue captivité, d'autant plus que la responsabilité qu'avaient la kommandantur du camp, les membres de la Wehrmacht et les PG de les aider se réduisait au minimum.

La tragédie qui eut lieu les jours suivants se déroula dans la partie arrière du camp, là où se trouvait autrefois le « Marlag » et les 23 baraques séparées du reste du Stalag par des barbelés. Comme cette partie du camp était soumise aux ordres des SS qui bénéficiaient de l'aide de 26 Kapos munis de matraques, les membres de la Wehrmacht et les PG n'avaient provisoirement pas le droit d'y entrer. (Des sources différentes mentionnent que le commandant du stalag a d'abord essayé d'empêcher la désaffection du camp des PG et a renvoyé un des transports à la gare de Brillit. Si cela est vrai, il n'a pu finalement s'imposer devant les SS : tous les autres transports qui atteignirent la porte d'entrée du Stalag ont été conduits à l'intérieur du camp).

Les membres de la Wehrmacht et les PG ont été surpris par ces événements. Quelques Français ont dit que jusqu'à ce moment-là très peu d'entre eux étaient au courant du destin des déportés et ajoutèrent : « Même les soldats de garde allemands ne semblaient pas en croire leurs yeux et étaient visiblement bouleversés. Je fus convaincu qu'ils ne savaient rien de l'existence des camps de concentration ». (Cf. Jean Holtzwarth, Le Lien, n° 368, avril 1981).

Les premières tentatives faites pour jeter à manger aux concentrationnaires par-dessus les barbelés avaient des conséquences fatales : ces derniers s'entretenaient dans leur lutte pour attraper un morceau de pain. Après que les médecins des prisonniers et le médecin-chef présent, Dr. Bensch eurent prévenu les PG que de tels gestes de serviabilité pouvaient, pour des raisons médicales également, provoquer la mort des affamés, les PG cessèrent d'aider ainsi les concentrationnaires.

Ce qui se passa après l'arrivée des déportés dans la partie du camp qui leur était réservée est, des décennies plus tard, pratiquement indescriptible. Mis à part quelques châlits, les prisonniers ne trouvèrent que des baraques vides : « Dans tout le camp il n'y avait ni lit, ni paille, ni couverture, ni gamelle, ni couvert. Il n'y avait aucune installation sanitaire. Il n'y avait qu'une baraque qui s'appelait fièrement « infirmerie », mais, même-là, les malades ne reçurent aucune aide. Il n'y avait ni médicament, ni pansement, mais par contre beaucoup de vermine, des poux, des puces et des punaises, le typhus et la dysenterie. Les latrines étaient dans un état lamentable. Tout y était sale et sentait mauvais, les cuvettes étaient sales du sang des malades atteints de la dysenterie. Quel foyer d'épidémies ».

Le Polonais Stanislaw Sterkowicz décrit l'état psychique dans lequel se trouvaient les prisonniers : « Il y avait deux groupes : ceux qui étaient mourants et qui n'étaient plus capables de se procurer quelque chose à manger et ceux qui malgré tout avaient encore assez de force pour organiser quelque chose. Il faut dire que la plupart des prisonniers étaient dans un état d'épuisement physique et psychique inattendu.

« A partir du moment où nous fûmes conscients que nous n'allions plus être frappés par les Kapos pour nous rendre au travail, des milliers d'entre nous furent frappés par l'épuisement total et par un sentiment d'indifférence envers tout. De façon paradoxale, il semble que la terreur avait permis aux prisonniers de rester en vie. Des milliers de prisonniers qui jusqu'alors avaient chaque jour, malgré leurs forces physiques limitées, effectué des travaux exigeant des efforts surhumains, étaient désormais couchés sur leur châlil dans les baraques de Sandbostel, complètement apathiques, incapables de faire quoi que ce soit. Plus personne n'avait peur de mourir. Impossible de s'imaginer la vie et la liberté. C'était le début de l'agonie. Nous tombions dans un demi-sommeil étrange, dans une narcose d'indifférence vis-à-vis de la douleur et de la souffrance.

Bien que des milliers de prisonniers se soient trouvés dans un état d'épuisement, beaucoup d'entre eux étaient cependant encore capables de lutter pour leur survie ».

Reproduction autorisée pour Le Lien X A, B, C.

« Sous l'Ormeau » la chronique des anciens d'Ulm ne nous est pas parvenue. Un « oubli » qui, nous l'espérons, ne saurait être que provisoire.

# « TOURLOUSINES !... »

(Ceux de 1939 - 1940) Roman inédit d'André BERSET.

## CHAPITRE IV

Les journées de guerre, même quand il est censé ne rien se passer, n'en sont pas moins très éprouvantes. Elles exigent une tension nerveuse de tous les instants et procurent beaucoup de fatigue. C'est pourquoi l'Etat Major, dans sa bienfaisante mansuétude, a prévu des périodes de repos. C'est au tour de nos héros d'en profiter.

Naturellement, Antoine se retrouve dans le beau petit autocar. Celui-là, le jour de la distribution de la démerde, il ne devait pas être le der. A l'intérieur du véhicule, tout est bleu : les tapisseries, banquettes, moleskine, toiles, abat-jour, il ne manque plus que les violettes et les bleuets du bouquet de la mariée.

Lentement, tout le monde s'enfoncé dans la nuit, le noir, le néant, sous les arbres des bois ; tandis qu'à bord des engins on s'agite ferme... Les lazzi... Les plaisanteries fines comme des camions de 20 tonnes, s'échangent entre deux hurlements de plaisir... Puis, les voitures allument leurs phares... On est à Soufflenheim, la bourgade où la plupart d'entre eux ont fait leur service militaire ; qu'ils n'avaient pas revue depuis le début des hostilités... Ils brillent de plus belle en passant devant les cafés de leurs agapes d'antan.

— Eh ! Voilà La Couronne !... Le Cerf !... Le Cheval Noir !... Les Deux Clefs ! Le Café de la Poste !... On n'a pas le temps d'aller s'en jeter un !

Tout est abandonné, solitaire, triste, lugubre... Ça les bloque dans leurs beuglements, les rigolos... Devant un tel désert, ils se recueillent la cafetière envahie par un immense coup de bourdon. C'est comme ça, dans l'armée, la mélancolie vous assaille toujours brusquement, sans prévenir.

Ils continuent... Les routes sont barrées par de multiples obstacles. Voici une espèce de passage à niveau que l'on soulève à leur arrivée... Puis ils croisent un régiment de 250 qui monte en ligne... Chaque pièce est tirée par une dizaine de chevaux montés par des cavaliers à moitié affalés, gagnés par la fatigue et le sommeil... L'ensemble, à la lueur des phares, est sinistre... Ils arrivent à Schirrheim, premier village à n'être pas évacué... Les habitants, sur le seuil de leurs portes, regardent défilier les artilleurs... Des cris partent des bagnoles de nos gaillards.

— Eh ! Les potes, des civils !... Des femmes !... Des filles !...

Ils interpellent.  
— Psitt !... Psitt !... Oh ! Hé !... Les poulettes !  
Mais, de nouveau, c'est la route obscure.  
Voici Oberhoffen !

Il s'agit d'un camp immense où beaucoup d'entre eux, l'année précédente, quand ils étaient jeunes recrues, avaient été confinés durant les événements de Munich... A l'époque, frais émoulus du giron de leurs familles, la froideur du style des bâtiments, le gigantisme des lieux, l'impersonnalité du cadre les avaient intimidés... Eh ! bien, aujourd'hui, malgré les avatars vécus depuis, bien qu'ils soient aguerris, ils éprouvent toujours un malaise dans cette atmosphère qui les oppresse...

De nouveau, ils se sentent des « bleus ». Ça les rend muets...

Les véhicules s'enfoncent dans le camp... Va-t-on encore les enfourner dans des cages à lapins comme l'an passé ?... Non, les voici devant de grandes bâtisses de pierres assez rébarbatives... Tout le monde descend. Naturellement, il faut encore attendre... Le lieutenant parle pour obtenir des chambres... On en profite pour retrouver d'autres copains arrivés par des chemins différents.

— Ah ! Mince ! Voilà Debrique !... Amboire !... Maspallier !... Tous les gars de la chambre 46, leur première chambre « d'avant-guerre »...

— Eh ! Gonaille ! Toujours boucher ?... De quoi ? Planqué à l'abri du boulot ?... Je m'en doute... Tiens ! Vergnes ! Ton daron est toujours bistrot Place Clichy ?...

Une pluie fine commence à tomber... Heureusement, ces messieurs semblent s'être mis d'accord pour les loger... On les emmène dans une vaste carrée de 24 lits... Antoine, débrouillard, s'installe dans un coin pour être plus tranquille... C'est qu'ils ont l'intention de piquer de sacrés roupillons après six semaines de gardes journalières... Oui mais voilà, il n'y a pas de couvertures. Toujours aussi bien organisé ce foutoir... En compagnie de Gonaille et Walber, notre titi part fureter dans les casernements... Ils ne dégottent que six paires de draps, deux isolateurs, une capote usagée, un banc et quatre ampoules ; c'est toujours ça, et ils ne sont pas mécontents...

— Eh ! C'est pas tout, ça, les mecs, maintenant il faut écluser...

Ça tombe sous le sens, que voulez-vous qu'un soldat fasse quand il est disponible ?...

— Il y a un bail que j'ai pas biberonné, j'ai le gésier comme du papier buvard...

Ils foncent... La cantine est fermée... Le foyer est fermé... Tiens ! Voilà le mess des sous-officiers... Ce n'est pas pour la troupe... Qu'est-ce qu'ils en ont à frirer ! Ils rentrent là-dedans une dizaine dont Rousset, Longuin, Boslard, Gobert... Le mess en question, est une très vaste baraque faite de gros troncs d'arbres... Comme les saloons des westerns américains... Ils sont happés par une grande salle illuminée, bruyante, enfumée...

Les sous-offs, on ne sait pas où ils sont, car, là-dedans, c'est bourré de deuxièmes bibis... Des serveuses assurent le service... Des femmes !... Ils n'en reviennent pas nos parpaillots toujours sensibles aux jupons... Ça leur donne des relents de coquette... Un des chitimis s'écrit : — « Rouette l'bergères ! J'avos eune sale gueule, j'allos m'razer ! »

La ripaille est générale, les demis de bière se succèdent... Ici et là, on commence à se harponner... La chicore se fait par « armes ». Les artilflos, le génie, les biffins... Puis par régiments... Ensuite par compagnies... Le motif est futile, le prétexte insignifiant... Cela fait partie du décor.

Quand tout ce monde va se coucher, bien plus tard, il y a de la joie dans les cœurs, les yeux pétillent, cela promet pour l'avenir.

— Putain de saloperie de dortoir !... Y'a pas moyen

de ronflage là-dedans !

Ils sont mauvais, nos jeunots ; il faut dire que ça caille, c'est humide... Pas chauffé depuis les mérovingiens au moins.

— On claque des miches !

Protestent les copains d'Hatten qui sont arrivés dans la nuit, le crâne rasé à double zéro à cause des poux qui pullulent dans leur coin.

— Des gos comacs ! Malabars et vindicatifs, expliquent Phago, Murger, Vraidiman...

Antoine s'est cloqué sur les endosses tout ce qu'il avait déniché : capote, draps, isolateur ; plus une culotte, une veste et le contenu de son paquetage... C'est lourd et inconfortable... La plupart de ses compagnons se sont couchés tout habillés... A l'aube, ils se lèvent abrutis, engourdis, douloureux... Deux hommes sont désignés pour la corvée de jus... Ils reviennent avec une mixture infâme, tiède, translucide, sans saveur et sans sucre.

Notre loupot a encore un peu de picaille dans les fougères ; avec Vergnes et Tudou, ils foncent chez « Bras de Fer », le tenancier de la cantine ainsi nommé parce que sa main droite est remplacée par un crochet d'acier.

Ils y retrouvent une sacrée bande de trombiniers... Des zigues qui, l'année dernière encore, étaient frais, joviennes, imberbes ; et qui, maintenant, arborent des moustaches à faire frémir de jalousie Vergingétorix, et des barbes plus imposantes que celle de Charlemagne... Les totes, comment qu'ils doivent y frétiller de bonheur !

Bras de Fer, ce n'est pas un tendre ; il commence par demander le pognon avant de servir... Il n'y a même pas de Madelon de bas étage... Une nénette facile à la pelotaille... On s'affale sur des tables de bois bourrées de plaques de bibine, et l'on rêve de l'époque où la soldatesque pouvait se livrer à toutes les turpitudes.

A midi, la tambouille qu'on leur présente dans un plat en forme de bidet, est encore plus tarte que le casse dalle du matin... Une espèce de ragougnasse où traînent quelques morceaux de barbaque et de lentilles.

— Tiens ! les cuistots nous ont envoyé leur lave-pieds ! hurle Laroudar. Bien inutilement d'ailleurs, car ces derniers doivent s'en glander comme de la marmite de Denis Papin.

Quand même, ce n'est pas parce que l'on est au repos, qu'il faut cesser d'être un soldat... Et puis, il faut bien occuper les officiers instructeurs qui n'ont pas grand-chose à manigler. C'est fait pour ça, des officiers instructeurs, fabriquer de l'essence de macchabées... quand ils s'y sont bien appliqués, ils ont même droit à une médaille.

C'est pourquoi, sans perdre de temps, nos godillards, on les embarque pour des exercices de tir au fusil mitrailleur de campagne, une arme que les équipages de forteresse n'ont aucune raison d'utiliser ; mais la raison, dans ce mic-mac, il y a un sacré bail qu'elle est barrée.

L'officier, imberbe comme un empereur romain, tranche sur nos zozos embroussaillés qui ont l'air de s'en taper du trois ficelles. Il attaque son exposé, qu'il rebiffe tous les jours avec des gars différents.

— Le fusil mitrailleur F.M. 24 modifié 1929, tire une cartouche à balle légère de neuf grammes, de calibre sept millimètres cinq... Il comprend sept parties : le canon et son bipied, la boîte de culasse, l'ensemble mobile, la crosse et son système ralentisseur, les mécanismes de détente, le cylindre à gaz, la boîte chargeur...

— Qu'est-ce qu'il nous les casse ! pensent nos bidasses qui le contemplant avec l'air bovin du cancre notoire auquel on demanderait d'extraire le carré de l'hypoténuse avec, en question subsidiaire, la définition de la géométrie pythagoricienne.

Quand le pitaine, têtù, leur a bien expliqué que le canon est en acier bruni, sa longueur de cinquante centimètres, qu'il renferme des rainures hélicoïdales au pas de vingt-sept, de gauche à droite, comprenant qu'il

### LA SENTINELLE

Dans le clocher lointain... Là-bas,  
Douze coups sonnèrent... Un glas.

L'homme s'approcha, débonnaire,  
Du rigide factionnaire,  
Qui, le mousqueton au côté,  
Contre la guérite accoté,  
Semblait vouloir, avec ses yeux,  
Hypnotiser la lune aux cieus.

Tout souriant, l'homme interpelle  
La vigilante sentinelle :

« Garde, mon gars, oui, garde bien  
Notre Patrie et tous ses biens ;  
Car sur toi, sur toi seul, repose

Toute sa confiance et sa cause,  
Tu restes, ce soir, le pasteur  
De son long sommeil... Le tuteur.  
Demain, s'éveillant engourdie,  
Ne craignant plus la perfidie,  
Elle sera fière de toi,  
Qui la protèges sous ses toits.  
Veille, soldat, car l'adversaire  
Recourt aux ruses des corsaires.  
Ne relâche pas ta faction,  
Ne cède pas aux émotions,  
Pense à ceux qui, sans plus tarder,  
Essaieraient de te « liquider ».  
Chaque buisson peut être une ombre,  
Evite surtout les pénombres,  
Ecoute crisser le gravier,

Vois la leur sur le sentier,  
Un frôlement d'herbe qu'on foule,  
Le bruit d'une pierre qui roule...  
N'entends-tu rien au fond, là-bas ?  
Dis, pourquoi ne réponds-tu pas ?... »

Mais, soudain, l'homme anxieux s'atterre.  
Il regarde le militaire,  
S'approche un peu plus, entre en transe,  
Car le défenseur de la France,  
Le protecteur attentionné...  
Était là... Mort... Assassiné.

« Au front » - 1939.

A. B.

### SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 483

#### HORIZONTALEMENT

I. - Croquenot. — II. - Homuncule. — III. - Rubéoleux.  
— IV. - Opel. — A.M. — V. - Mil. — Têtu. — VI. - Elle. — Anée. — VII. Ululait. — VIII. - Selim. — II. — IX. - Érési-pèle.

#### VERTICALEMENT

1. - Chromeuse. — 2. - Roupiller. — 3. - Ombellule.  
— 4. - Quel. — Elis. — 5. - Uno. — Ami. — 6. - Eclatai.  
— 7. - Nuement. — 8. - Olu. — Té. — II. — 9. - Textuelle.

ne fera rien rentrer de plus dans la citrouille de ces zigomars qui s'en cloquent comme de la hauteur exacte du Mont Everest, décide de passer à la pratique, ce n'est pas la bousculade.

— Un volontaire ! qu'il demande, cet humoriste à froid...

Imperceptiblement, les gars font de la marche arrière... Du coup, il en harponné un dans le tas. — Vous !

Amboire a des hoquets... Il gémit presque... Mais l'autre, inflexible, claironne : — De toute façon, tout le monde y passera !

Et tous y passent, effectivement, en rechignant... Au coup par coup... En saccades... Au bras... A la béquille... Tandis que le fumiasco, imperturbable, les assaisonne d'explications dont ils se contrefichent.

— Pour viser, utilisez l'ocillère et le guidon, leur distance est de soixante-trois centimètres cinq, et forme la ligne de mire... A l'ouverture, la tranche antérieure de la culasse mobile quitte la face postérieure du canon...

Nos pauvres trouffions sont asphyxiés par la poudre, Etourdis par le bruit... Engourdis par l'appréhension... Abrutis par les discours de l'oiseau rare. Ils font des grimaces en appuyant sur la gachette, et n'ont qu'une hâte, c'est de la lâcher... Qu'est-ce qu'il va leur falloir comme coups de picton pour s'en remettre...

Ensuite, lorsqu'ils vont aux résultats sur la cible d'un mètre de côté, ce n'est pas la gloire. Ces mirriflores loupéraient un dinosaure dans un collecteur, une belle-mère dans sa cuisine, un garde mobile sur son cheval... Si les fridolins radinent, ça ne va pas être la fête à Neuneu...

Après, sans doute toujours pour leur faire apprécier les charmes du « repos », on les met à l'épreuve de la chambre à gaz... Il s'agit encore là d'une expérience à laquelle ils n'avaient pas goûté. Parce que, ce n'est pas tout d'avoir des masques à se foutre sur la terrine, encore faut-il être sûr qu'ils ne laissent pas passer le sulfure d'éthyle dichloré, plus communément appelé ypérite.

— Allez ! en rang ! Et que ça saute !...

Toujours le geste harmonieux et la parole délicate, la gradaille.

La chambre à gaz, c'est une espèce de bicoque style poulailler mal soigné... Bois grossièrement équarri, toit en papier goudronné dont des morceaux pendouillent lamentablement... Il y a une petite porte branlante sur laquelle un rigolo a écrit à la craie : « Condamnée »... Pour ne pas être en reste, un autre a ajouté : « A huit jours de tôle » ce qui, pour une fermeture en bois, est plutôt vexant... Les vitres sont sales et fêlées.

Les types de la précédente fournée sortent... Ils puent le chlore dont leurs vêtements sont imprégnés.

— Ajustez vos masques et mettez vos casques !  
Avec ça sur la fiole, tous les films d'horreur de leur jeunesse y passent : Frankenstein, Mister Hyde, Méphisto, Belphegor, Le Docteur Moreau...

— Moi, homme ; moi, pas bête ! braille Phago pour imiter les humanoïdes de ce savant fou...

On les fait rentrer dans la baraque... Serrés... Pressés... Pire que dans les wagons du métro de la station Châtelet aux heures de pointe.

Le clodomir qui dirige la séance est une espèce de gnome d'un mètre cinquante... Il leur conseille de se faire la voix... Belle occasion pour profiter de l'anonymat général afin de brailier :

— Aux chiottes, les gradés !

D'autres font le cochon, il leur suffit de rester naturels. Le nain vérifie si la porte est bien close... Puis il glisse une ampoule dans un revolver à long tube d'acier, pris dans le ceinturon, qui lui arrive aux genoux... Il lève son arme au-dessus des têtes, et tire... Ça fait un foïn du diable... Une fumée épaisse jaillit... Quelques gars se mettent à tousser... Leur masque doit être détérioré... Si c'était du réel, on n'en parlerait plus... Le nabot remet la gomme avec une autre ampoule... Un vicieux ce doit être... Là-dedans, immobiles, au « garde à vous » par force, ils ont plus l'air de couillons que de dessus de cheminées... Enfin, après un moment d'attente, l'avorton ouvre la porte en conseillant aux lascars de ne retirer leurs masques qu'une minute après être sortis... Il fait ce qu'il peut, ce petit...

Le soir, sans doute pour les récompenser de leurs efforts méritoires, on cloque de garde les sempiternels réfractaires ; une vingtaine, avec Antoine en tête, évidemment...

Il aurait mieux pas valu.

Amboire, Nostrauf, Hector, Gonaille, Vergnes, Tudou, Phago, Vraidiman... Ils sont tous là... Une sacrée équipe pour protéger ce camp immense... Dans la cahute qui sert de corps de garde, ils ont entassé les canettes et les victuailles.

(Exclusivité « Le Lien » V.B. - X.A. B. C.)

A suivre.